

L'ARCHE *Editeur*

Tankred DORST

La Villa

Traduit par
Lise GRANVEL

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Tankred Dorst

(en collaboration avec :
Ursula Ehler)

LA VILLA

"une histoire allemande"

"Un paysan s'en revint de son champ, il y avait un mort devant sa porte. Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, ils vont dire que je l'ai tué, et me couperont la tête. Alors, il prit ses jambes à son cou, et depuis, il court le vaste monde."

(conte populaire)

Traduction :

Lise Granvel

PERSONNAGES :

KURT

ELSA

HEINRICH

TILMANN

MADEMOISELLE FRANZ, dénommée FRÄNZCHEN

LE DUC, un comédien

ROBERT SCHARWENKA

MADAME SCHARWENKA, sa mère

WEISS

REBHAN

MONSIEUR DUSSEK

ENDROIT :

Une villa dans les années 20. Elle se situe dans la zone russe occupée, près de la frontière vers l'ouest.

EPOQUE :

1948

LIEU :

Dans le hall d'une villa des années 20, qui sert maintenant de chambre d'habitation. Depuis la fin de la guerre, des personnes d'appartenance politique différente vivent dans la maison, bien que leur façon de vivre ne s'accorde vraisemblablement pas. Un escalier tournant conduit à l'étage. Une porte à deux battants donne sur la terrasse, au-dehors il y a de la neige. La chambre semble s'être dégradée, mais reste élégante. Un fourneau muni d'un long tuyau est posé provisoirement à côté de la cheminée. Lessive à l'étendage. Briquettes de bois entassées.

I.

(Tilmann, un petit homme timide, une expression douloureuse sur le visage, est assis, tranquille et souriant, sur le divan. Il a un manteau. Elsa porte des bûches de bois au fourneau, va à la cuisine, prend de la lessive à la corde à linge, revient avec du bois qu'elle entasse. Elle paraît nerveuse, tendue ; elle a de beaux mouvements, elle est belle avec une tendance à la théâtralité. Ses cheveux sont serrés en chignon. Sa robe est trop élégante pour son activité, elle est déjà tachée. Elle a un grand châle de laine sur les épaules.)

ELSA : Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

TILMANN : Je viens juste de penser à quelque chose.

ELSA : A quoi donc ?

TILMANN (souriant) : Oh, à rien.

ELSA (qui n'écoute pas) : Il semble que ce soit bien secret.

TILMANN (suivant des yeux le va-et-vient d'Elsa, qui s'occupe du bois et n'ajoute rien de plus) : Tu vas rire. (Tilmann rit doucement, timidement.)

ELSA (après un silence) : Je ne sais pas si je vais rire... Sais-tu si Heinrich vient ?

TILMANN : Comment ?

ELSA : Ton frère, il vient ce soir ? Il ramène quelque chose ?

TILMANN (a un vague mouvement de la tête.)

ELSA : Il n'est pas revenu cette nuit ?

TILMANN : Si, il est là.

ELSA : La neige est tombée en abondance cette nuit.

TILMANN (après un silence) : Tu n'arrêtes pas d'aller et venir.

ELSA : Il le faut.

TILMANN : Comme dans une cage. (il rit, embarrassé.)

ELSA : Oui, comme dans une cage. Exactement. Et sans aucun but. (elle s'assied.) Ah, Tilmann.

TILMANN : Sais-tu à quoi je pensais ?

ELSA (est assise, muette.)

TILMANN : Lorsque tu m'as posé la question ?

ELSA : Ah oui... je suis si peu attentive. Ils contrôlent l'entreprise, précisément le jour de mon anniversaire. Hier, ils y étaient toute la journée, et aujourd'hui, c'est pareil.

Le pauvre Kurt ! La semaine dernière, cinq entreprises ont été expropriées, Schindler, Neumann, et aussi d'autres plus petites, même la librairie. Et Kurt pense que ça ne lui arrivera pas. Mais ils trouvent n'importe quel prétexte. Kurt croit qu'on doit simplement les traiter correctement et voudrait que je le fasse. Mais je n'y arrive absolument pas. Je ne peux pas être agréable avec ces gens.

FILMANN : Tu le peux très bien, certainement.

ELSA : Tu voulais dire tout à fait autre chose. (elle s'est levée et commence à faire du petit bois.)

FILMANN : Oui, tu le peux très bien. C'est pour toi qu'ils viennent tous à la maison.

ELSA : Il fait terriblement froid ici, non ?

FILMANN : J'ai gardé mon manteau.

ELSA : Le poêle... le foutu poêle... je cours tout le jour avec les mains gelées. Bleuies par le froid.

FILMANN : Ce que je voulais te dire tout à l'heure : j'ai retrouvé une ancienne dissertation à toi.

ELSA : Une dissertation ? De moi ?

FILMANN : Oui. "Comment je me représente mon avenir".

ELSA : O mon Dieu !

FILMANN : Oui. Sais-tu pourquoi je l'ai ?... C'est toi qui me l'a donnée autrefois.

ELSA : Moi ?

FILMANN : Tu étais déjà avec Kurt.

ELSA : J'ai failli m'évanouir, quand je l'ai vu m'attendre devant l'école, dans son uniforme de la Luftwaffe ; il était venu me chercher.

FILMANN : Oui.

ELSA : Et il a parlé des vols de nuit !... Toutes les filles de la classe m'ont enviées... Qu'est-ce-que ça raconte ?

FILMANN : Je te l'apporte ce soir. Pour ton anniversaire.

ELSA : Oui, oui, ça me revient. (elle se rassied.) Je crois que je n'ai aucun courage . Je crois que nous avons ça en commun.

FILMANN : Qui donc ?

ELSA : Toi et moi.

(Tilmann tourne autour du sofa, il paraît touché, veut dire quelque chose, mais n'ose pas.)

ELSA : Comment trouves-tu mes cheveux ? Puisque je n'arrive pas à être agréable avec ces gens, j'ai pensé que je devais au moins me faire une jolie coiffure, par amour pour Kurt.

TILMANN : Tu es très belle.

ELSA : Oh, belle ou pas.

TILMANN : Un jour, nous sommes montés au Schlossberg ; tu m'as dit tout-à-coup, que tu allais te marier avec Kurt. "C'est l'homme qui me comprend le moins, voilà pourquoi je l'épouse."

ELSA : Les cheveux et la robe... regarde-moi bien. Regarde la robe... Mes mains, tu vois mes mains ?

TILMANN : Oui .

ELSA : Tu crois que je suis comme cela ?

TILMANN : Pourquoi non ?

ELSA (ne répond pas. Elle appuie lentement sa tête, et reste ainsi un long moment, sans bouger. Elle pleure.)

TILMANN (après un temps, embarrassé) : Elsa... s'il-te-plaît...

Elsa ! (elle ne répond pas, mais reste seulement assise à pleurer; il répète) : Elsa ! (perplexe, avec un embarras croissant) : Qu'est-ce-que je dois...(il se lève) : Je m'en vais maintenant, je crois. (Il va à la porte, il lui est pénible de rester là ; il juge cela indiscret. Il revient cependant, fait comme s'il cherchait quelque chose dans son sac.) J'avais pourtant ma lampe de poche ? J'étais chez le maroquinier, lorsque j'ai entendu qu'il avait des piles. (il se rasseoit, nerveux et perplexe ; après un temps) : Qu'as-tu donc... qu'as-tu donc subitement... (elle ne bouge pas et continue à pleurer dans la même attitude ; un temps) : Qu'est-ce-que je dois... Elsa !

ELSA (pleure silencieusement.)

TILMANN : Attends donc... (long silence.) Pardon... (il se lève et fouille encore une fois dans son sac.) Ce serait idiot si je les avais perdues... ça oui (il se rasseoit.) Souvent, je veux dire quelque chose d'important et ensuite je dis tout autre chose. N'importe quoi de complètement idiot. Eh oui.

ELSA (sourit douloureusement) : Ah Tilmann.

TILMANN (se lève comme s'il avait pris une décision ; peut-être veut-il dire maintenant quelque chose de vraiment d'important.) (Bruits de voix.)

TILMANN (rapidement) : Je t'apporte la dissertation ce soir ! (il s'en va, rapide et confus.)

KURT (il appelle de l'extérieur) : Elsa !

ELSA (trop doucement pour que Kurt l'entende) : Oui, je suis là.

KURT : Quoi ?

ELSA (fort) : Oui !

2.

(Kurt entre avec Rebhan et Weiss. Il est nerveux et se donne une peine désespérée pour prouver qu'il est au fond de lui-même un homme simple, et non pas un exploiteur.)

KURT (à Weiss et Rebhan) : Pause schnaps ou pause café ? (à Elsa) Peut-être que nous n'avons pas de café ? Je me suis déshabitué du café, de toutes façons. Tout est vanité... Qui donc était là ?

ELSA (ne répond pas.)

KURT : Bon, que disions-nous, café ou schnaps ?

ELSA : Nous n'avons pas de café.

KURT : Ah bon. Alors le schnaps, ça va de soi ! Sans choix, pas de tourment !

ELSA (rejette la tête en arrière, d'une manière quelque peu théâtrale, elle semble rire.)

KURT (la voit, s'en offusque, se sent bafoué, réprime cependant sa colère.) Bien, bien. Il faut savoir plaisanter.

(à Rebhan.) J'ai pas raison, Rebhan ? Sinon, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Tu ne serais pas resté trente ans dans l'entreprise, si on n'avait jamais pû se marrer.

ELSA (veut s'en aller.)

KURT : Qu'est-ce-qui se passe ?

ELSA (se rasseoit.)

WEISS : Vous êtes bien Madame Bergk ?

KURT : Ah oui, excusez-la, Monsieur Weiss !

ELSA (dénoue son châle.)

KURT : Laisse donc, laisse ! Si nous pensions toujours à notre beauté, hein, qu'en dis-tu Rebhan ?

REBHAN : C'était pas le fils de la fabrique Porzellan ? Il est pourtant à l'ouest.

KURT (apeuré) : Non, non, il n'est pas à l'ouest ! Tilmann n'a

même pas fait la guerre, c'est vraiment un pauvre type, toujours souffreteux, déjà depuis l'enfance. Il n'est jamais parti.

REBHAN : Mais son frère est à l'ouest !

WEISS : Vous avez souvent des visites venant de l'ouest ?

KURT : Tilmann était à l'école avec ma femme.

(Elsa s'est levée et prend des verres dans l'armoire. Kurt prend une bouteille dans le secrétaire.)

KURT (à Elsa) : Finalement, on a surmonté ces mauvais moments, on était aussi dans la débâcle. Maintenant, tout est rentré dans l'ordre.

WEISS : Je ne dirais pas cela, Monsieur Bergk.

KURT : Ah oui, le cuivre laminé ! Vous voulez savoir d'où nous le tenons. Ca vous travaille ! (il rit, crispé.) C'est très simple : nous sommes condamnés à produire, vous le savez aussi bien que nous, Monsieur Weiss. Nos objets seront employés ; tout est fichu, les gens n'ont plus rien. Les gens doivent bien avoir une cafetière, une râpe, des boîtes de conserves, une cuillère ; une cuillère en fer, ce n'est pourtant pas du luxe, c'est nécessaire pour vivre. Il faut donc que nous produisions ! Mais le matériel, il dépend de nous, de nous le procurer. De nous organiser. Aujourd'hui, c'est partout pareil. Que ce soit pour une poutre, ou pour des clous, ou pour un sac de ciment...

WEISS : Il ne s'agit pas de cela, Monsieur Bergk. (un silence.)

KURT : C'était seulement pour dire comment ça se passe, Monsieur Weiss, Rebhan le sait bien, il me connaît, vous ne devez pas le prendre en mal. (un silence.)

ELSA : Il fait terriblement froid ici. Le fourneau ne tire pas, je ne sais pas pourquoi.

KURT : Mais oui.

ELSA : Il fait horriblement froid partout, dans l'escalier, dans les chambres du haut. Avant, on pouvait aller partout pieds nus.

KURT : Les chambres du haut ne sont plus à nous, il y a des réfugiés. L'étudiant avec sa mère, et Le Duc y habitent. Et Monsieur Dusseck l'aveugle, avec sa soeur.

WEISS : Vous ne devriez pas vous promener pieds nus, Madame Bergk.

KURT : Ca, c'est vrai ! Il faut mettre des chaussures chaudes et des chaussettes.

ELSA : Je sais, j'ai de mauvaises habitudes... depuis longtemps déjà. Quand le chauffage central marchait encore, on avait chaud partout.

WEISS : Chez les riches !

KURT : Mettre une robe de soie légère, en hiver... Ca a amusé le Colonel Trofimov ... Il est venu deux fois chez nous. Il lui a appris un peu de russe, hein, Elsa ?

ELSA (elle rit) : Seulement quelques mots... Des vers.

KURT : Dis-les donc !

ELSA : Gori gori jasno

ctoby nie pogaslo

raz dwa tri

KURT (prenant l'accent russe.)

Brûle, brûle encore,

Que la lumière ne s'éteigne pas...

Il nous a dit que les gosses récitent cela en Russie... Il nous a aussi raconté beaucoup de choses de son enfance, hein, Elsa ?

ELSA : Oui.

KURT : Et la fois suivante, il a amené un autre officier. Pendant des heures, la limousine au numéro russe est restée garée devant le portail du jardin, les gens pensaient déjà qu'on étaient venus nous chercher, et puis, on s'est mis à danser.

WEISS : Maintenant, on retourne à l'entreprise.

KURT : Quand le gamin de l'instituteur aura ramené la clef.

(Weiss et Rebhan s'assoient, finalement.)

KURT (prend la bouteille et verse) : Quarante-pour-cent. (Kurt s'assoit. Il prend son verre, Weiss et Rebhan boivent aussi.)

Quand tu peux t'asseoir, ne reste pas debout. Et si tu peux te coucher, ne reste pas assis. (un silence.) Savez-vous de qui est cette sentence ? (un silence.) Rockefeller. (un silence.) Ou Churchill. (un silence.) Ou de quelqu'un d'autre. (il rit.) Ce n'est pas un mauvais principe en tous cas ! (un silence.) Malheureusement, la plupart du temps on ne peut pas l'employer. (un silence.) Nous n'avons qu'une petite entreprise, à vrai dire, c'est plutôt une entreprise artisanale. Vous l'avez vu vous-mêmes. (Elsa s'en va. Un silence.) Moi-même, j'ai tout appris dans l'entreprise, je me suis servi des machines à estamper, j'ai coupé la tôle, je l'ai galvanisée... j'ai été au vernissage... tout, quoi ! Ainsi, mon père a pû tenir le coup. (un silence.) Comment, Rebhan ?

REBHAN : Oui, oui.

KURT : Je l'appelle toujours "Rebhan"...

WEISS : Il me faut l'inventaire en trois exemplaires, contresigné par vous.

KURT : Trois fois, seulement !

WEISS (il se tait.)

KURT : On a employé Rebhan à l'époque d'Hitler. Ce n'était pas simple, beaucoup savaient qu'il était communiste. En 1933, pour le dernier choix, il n'y a eu que deux voix pour les communistes, l'une c'était lui, et l'autre, c'était la vieille Falk, l'institutrice végétarienne, naturiste, ... tout le monde l'a su ici. Il y en aurait eu plus pour le socialisme, beaucoup plus ! Mais ils se sont méfiés. Il y avait tant de pauvreté... de détresse... le travail à domicile. (un silence.) Et ma mère, en tant que Polonaise sous Hitler... vous pouvez imaginer.

REBHAN : Elle n'a jamais vu personne.

KURT : Oui, oui, elle s'est occupée du ménage, pendant toute la guerre...

REBHAN : Parfois, quand je coupais la haie, je la voyais dans la serre, derrière les vitres bariolées.

KURT : Rebhan se rappelle de ces choses !

REBHAN : Je n'oublie rien.

3.

(Le Duc, une écharpe nouée autour du cou, descend l'escalier, fait un signe de tête à Kurt, et sort.)

KURT : C'était lui.

(Weiss et Rebhan se taisent.)

KURT : Oui, Le Duc ! (un silence.) Je l'entends toujours aller et venir. Parfois la nuit entière. Il apprend ses rôles. Autrefois, une telle personnalité n'aurait jamais mis les pieds dans notre patelin. Mais maintenant, après la guerre, et le reste, tout est sans-dessus-dessous. Des invasions de gens partout...

WEISS : Vous employez encore vingt ouvriers actuellement ?

KURT : Oui.

WEISS : Et pendant la guerre, vous aviez des forçats en plus.

KURT : On avait reçu des allocations. Il n'y avait pratiquement plus personne de nos gens, il ne restait que deux vieux. Vous savez comment c'était.

WEISS : Non. (silence pénible.)

LE DUC (il revient) : J'ai commandé l'auto pour cinq heures et demi et il est cinq heures et demi.

KURT : Elle va arriver d'un moment à l'autre, Monsieur Le Duc.

LE DUC : Alors, c'est parfait.

KURT : Vous ne devriez pas attendre dehors dans le froid ! Restez donc plutôt ici.

LE DUC (il prend une chaise qu'il place devant la porte ; il s'y asseoit.) Alors, c'est parfait. J'attends. Je m'assois sur cette chaise affreuse et inconfortable. (un silence.) Je ne vous dérange vraiment pas ?

KURT : Nous attendons aussi. Nous attendons que le serrurier vienne pour nous ouvrir la porte de l'entrepôt. Il y a des années que nous ne nous en sommes pas servi, et plus aucune clef n'y va. Une histoire idiote.

WEISS : Je ne peux plus attendre très longtemps.

KURT : Que pouvons-nous faire, nous n'allons tout de même pas enfoncer la porte. Encore un peu de patience.

LE DUC : Officiellement, on a une automobile à disposition, c'est parfait, mais l'automobile ne vient pas. Quand enfin elle est là, ça pue. A la montée, elle reste sur place. Je dis, vas-y donc fillette. Réaction : des rires. Et avec ça, on doit diriger un théâtre, jouer des rôles, avoir des idées ! A l'avenir, je vais me passer de voiture. (il se tourne vers Weiss.) Je ne veux pas vous déranger, vous semblez avoir quelque chose d'important à faire ici.

WEISS : Oui.

LE DUC : Ca se voit. Et à quoi est-ce-que je le vois ? A votre maintien. Je l'ai vu au premier coup d'oeil quand je suis descendu.

KURT : Monsieur Weiss est en mission pour la Chambre du Commerce et de l'Industrie. Il est venu de Weimar.

LE DUC : Aha.

WEISS : Oui.

LE DUC : Les artistes sont abominables ! Des parasites et des poseurs. On doit savoir réparer une auto ! C'est utile ! La Chambre du Commerce et de l'Industrie ! C'est utile ! Mais un artiste ! Déclamer des vers, souligner des effets dans des pièces médiocres ! Pouah !

KURT : Mais vous non, Monsieur le Duc !

LE DUC : Moi aussi, moi aussi !

KURT : "Le voyage dans le Caucase, mon Prince"... Je connais cela bientôt par coeur. Quand je suis dans mon lit, j'éteins la lumière et je vous entends là-haut marcher de long en large. "Le voyage

dans le Caucase, mon Prince..."

LE DUC : Eh oui, eh oui.

KURT (à Weiss) : Et il a joué dans tant de films, avant Hitler !

ROBERT (entrant) : Je peux prendre l'échelle ?

(Robert est un jeune étudiant, qui malgré son origine prolétarienne, se meut avec une assurance naive, dans le milieu bourgeois de cette villa. Il s'amuse à montrer aux autres, sa nouvelle prise de conscience.)

KURT : Robert ! Mais oui, Robert ! Prenez-la dans l'armoire à balais. (Robert s'en va.)

LE DUC : On a dix-huit ans, et on se dit : Je veux être comédien. Et le Directeur vous dit : Mais qui êtes-vous donc ? On répond : Je suis doué, je suis un génie, je suis imprégné des sentiments les plus nobles et les plus compliqués ! Oui, et puis ? Oui, et puis ? On a dix-huit ans, on est beau, on est très beau, et on veut être aimé, on est atteint de ce mal chronique, être aimé. (Robert revient avec l'échelle, et s'en va.) Voilà tout le secret de cette profession !

KURT : Oui, l'homme vit d'illusions.

LE DUC (à Weiss) : Et vous ? Vous voulez pourtant être aimé !

WEISS (ahuri) : Moi ?

LE DUC : Maintenant, oui... Dites-le donc !

WEISS : Je n'ai rien à voir avec le théâtre. Je n'y suis jamais allé.

LE DUC : Aussi n'est-ce pas nécessaire ! Mais vous vivez, vous avez une femme ou un chien ou une mère... Vous êtes pourtant un homme.

WEISS (rit) : Oui.

LE DUC : Et vous voulez être aimé !

WEISS : J'ai... voyez-vous... j'ai quelques autres problèmes.

LE DUC : Vous êtes un homme... voyez-vous, et cela m'intéresse ! Comment ça a commencé, ce que vous avez fait de vos dix-huit ans ?

WEISS : Je ne me suis pas imaginé que je puisse être un génie.

LE DUC : Très bien ! Des parents raisonnables ! Votre père était ?

WEISS : Communiste.

LE DUC : La profession, je veux dire.

WEISS : Bourrelrier.

LE DUC : Très bien ! Je répète une pièce sous forme de dialogue, et, à un moment donné, je dis ceci : "Il faut des hommes ; mais pour des hommes de génie, point. Les gens de génie sont détestables, et si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caracté-

ristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer, ou le jeter au cloaque." Et je le démontre d'une manière époustouflante ! Vous en connaissez l'auteur ? (il les dévisage les uns après les autres.) Parfait, parfait.

KURT : Donc, on peut être satisfait de son petit niveau.

LE DUC : Voyez-vous, moi on ne m'a pas étouffé. On m'a laissé échapper d'une manière blâmable.

KURT (il rit.)

LE DUC (à Weiss) : Vous me plaisez. Vous me plaisez beaucoup. (une sonnerie.) Mais ma voiture est là... (il se lève.) Diderot ! La pièce est de Diderot !

4.

(Heinrich arrive. Il porte un manteau militaire anglais, sur lequel on peut à peine lire le signe PW des prisonniers de guerre. C'est un jeune homme quelque peu embarrassé ; il semble se soucier de produire une impression intéressante sur son entourage. Il se préoccupe de l'imagination des autres, il veut être pris pour quelqu'un qui sortira de l'ordinaire, sans que personne ne sache vraiment pourquoi.)

LE DUC : Non, ce n'était pas ma voiture. Mais je sens que ce jeune homme me comprend.

HEINRICH : Que dois-je comprendre, Monsieur le Duc ?

KURT : C'est Elsa qui t'a ouvert ?

HEINRICH : La porte de la maison était ouverte.

KURT (nerveux) : Alors, elle est là-haut. Mais elle va redescendre tout de suite.

LE DUC : Nous sommes tous assis ici et nous attendons. Ces Messieurs attendent une clef, j'attends comme d'habitude, la voiture de cette jeune dame.

HEINRICH : Je voulais simplement remettre quelque chose.

KURT : Ah oui, pour l'anniversaire ! (à Weiss.) C'est l'anniversaire de ma femme aujourd'hui.

LE DUC : Et en voilà un de plus dans le salon d'attente !

KURT (dérangé par l'intrusion d'Heinrich, pendant cette visite) : Tu n'as pas besoin d'attendre, monte donc là-haut.

LE DUC (le retenant) : Je vous ai manqué hier à la répétition.

Vous n'êtes pas venu ! La ravissante comédienne sans talent a été très déçue.

HEINRICH : A vrai dire, je voulais venir.

LE DUC (curieux) : Mais ?

REBHAN : Vous êtes donc passé à l'ouest.

KURT (nerveux, effrayé) : Grimpe là-haut, et dis-lui de descendre.

LE DUC : Cette ravissante personne sans talent s'est ensuite contentée de Robespierre. Que dis-tu de cela ?

HEINRICH (hausse les épaules et rit.)

LE DUC : Robespierre, le choix est flatteur.

KURT (à Weiss) : C'est le gas qui est venu chercher l'échelle.

LE DUC : Un jeune homme aux vues perspicaces. Parfait ! La ravissante personne sans talent paraît fascinée par lui. Elle l'écoute, ensoreelée, comme seule une comédienne peut écouter. Mais, à vrai dire, il semble que ce ne soit pas du tout pour ses vues perspicaces, mais à cause d'une "relation amoureuse objective", comme il appelle ça.

KURT (se lève et appelle) : Elsa !

LE DUC : Vous écrivez des pièces de théâtre ?

HEINRICH : Qui, moi ?

LE DUC : La ravissante personne sans talent le dit.

HEINRICH (contrarié) : Comment en est-elle venue à parler de cela ?

LE DUC : Vous lui en avez certainement lu une ?

HEINRICH : Non.

LE DUC : "Les déserteurs" ? Hein ?

HEINRICH (se fâche.)

LE DUC (riant) : Vous piquez un fard !... Vous êtes doué, je devrais faire quelque chose pour vous : la ravissante personne sans talent le dit.

HEINRICH (furieux) : Merci.

KURT : Il parle toujours de "la ravissante personne sans talent". Mais il ne le pense pas du tout.

LE DUC : Que si ! Ils sont tous sans talent. Je fais du théâtre avec vingt personnes sans talent, ils se nomment comédiens, ils veulent devenir comédiens... Le théâtre, c'est quelque chose qui sort de l'ordinaire, et ils ont tous l'impression qu'ils sortent de l'ordinaire.

(Elsa descend l'escalier. Elle s'est changée, elle porte une sorte de robe d'après-midi.)

ELSA : Ah, Heinrich est venu !

WEISS (se lève) : Il faut que nous nous occupions de la clef nous-

mêmes. Le serrurier ne va pas revenir.

KURT : Je commence à m'en étonner.

REBHAN : Le serrurier n'habite qu'à deux rues d'ici.

ELSA : J'aurais dû vous tenir compagnie.

WEISS (essaie d'être à nouveau charmant) : Même si vous mettiez une robe encore plus belle... malgré cela, nous devrions partir.

ELSA : Mais c'est bien dommage, Monsieur Weiss.

(Kurt, étonné, regarde Elsa ; elle est absolument charmante avec Weiss, elle est comme il veut qu'elle soit.)

WEISS : Alors, Monsieur Bergk...

(Kurt se lève.)

(On sonne.)

LE DUC : Aha, la voiture !

5.

(Fränzchen entre. Elle porte des chaussures basses, un training, par-dessus une jupe à plis, qui fut élégante en son temps ; un veston d'homme, un bonnet d'aviateur en cuir. Malgré cet accoutrement, on voit qu'elle est une jolie jeune fille. Elle parle un peu trop fort. Sa naïveté et son optimisme joyeux impressionnent parfois favorablement.)

LE DUC : Voilà la ravissante... personne. (rires.)

FRÄNZCHEN : Pourquoi riez-vous ? (elle rit aussi.)

LE DUC : C'est à ton sujet, mon enfant.

FRÄNZCHEN : Je peux me l'imaginer ! Encore des insolences.

LE DUC : Que non pas ! La vérité.

FRÄNZCHEN : Je suis en retard ?

LE DUC : Absolument pas.

FRÄNZCHEN : Le bureau était fermé, et je n'avais plus d'essence, je me suis adressée au Directeur de scène... B'jour, Heinrich, comme je suis contente ! (elle va à Heinrich pour le saluer.)

HEINRICH (réagit froidement.)

(Kurt, Rebhan et Weiss veulent s'en aller.)

ELSA (à Weiss, aimablement) : Je vous reverrai, sans doute ! ?

WEISS (raide) : C'est possible.

KURT : On verra ! Ne nous occupons que de l'entrepôt pour l'instant.

(Kurt, Rebhan et Weiss s'en vont.)

6.

FRÄNZCHEN (à Elsa) : Quelle belle robe vous avez là !

ELSA : C'était à ma belle-mère.

FRÄNZCHEN : Magnifique! J'ai teint, figurez-vous, une nappe damas-
sée dans du thé, et je m'en suis fait une robe somptueuse ! Je
la mettrai peut-être ce soir, spécialement pour vous.

ELSA : Ah bon ?

FRÄNZCHEN : Le haut est assez rapiécé, mais ça ne se voit pas,
j'avais un peu de galon, que j'ai cousu ici, (elle montre l'en-
droit)... et à droite et à gauche pour l'échancrure. On croit
que c'est fait exprès.

ELSA (sourit.)

FRÄNZCHEN : Il faut que je me réchauffe un petit peu avant de par-
tir. (elle va au poêle.)

LE DUC (à Heinrich) : Elle est moderne ?

HEINRICH : Comment ?

LE DUC : La pièce, la pièce !

HEINRICH : Elle n'existe pas.

FRÄNZCHEN (se retournant) : Voyons, Heinrich !

LE DUC : "Les déserteurs". Expressionniste, certainement. (Hein-
rich se tait.) On a besoin de pièces. On change de vie. Nous bâ-
tissons une ère nouvelle, vous le savez, et nous avons besoin
de pièces nouvelles ! Cette saison, on a joué : "Le chant de la
colombe", "La machine infernale" de Cocteau... "Maintenant, ils
chantent à nouveau", et une pièce soviétique naturellement. Pas
de pièce allemande. Il n'y a pas d'auteur dramatique allemand.
Vous en connaissez un ? Les derniers furent Rubiner et Vollmöller.

HEINRICH : J'ai bien écrit quelque chose, mais seulement pour moi.

FRÄNZCHEN (revient du poêle) : Il écrit aussi des poèmes.
(Heinrich se tait, irrité.)

FRÄNZCHEN : Pourquoi es-tu fâché ?

ELSA (moqueuse) : Comme vous vous emballez !

FRÄNZCHEN (qui ne perçoit pas la moquerie) : On doit toujours
faire les premiers pas pour lui. De lui-même, il ne dit rien.
Il ne dit jamais rien.

LE DUC (donnant le signal du départ) : Des poèmes ! Ecrire des poèmes, mais c'est de l'onanisme.

HEINRICH : J'assemble des mots, c'est tout.

FRÄNZCHEN : Si tu appelles ça comme ça...

LE DUC : Vous assemblez des mots ?

HEINRICH : Sycomore... coriandre... périphérie... c'est un mot très plat, on peut le faire glisser sous la porte... Paralipomène...

LE DUC : Pourquoi les assemblez-vous ?

HEINRICH : Ca me fait plaisir.

ELSA (à Fränzchen) : Que savez-vous de moi ?

FRÄNZCHEN (rit) : Rien ! Malheureusement rien du tout ! C'est vrai !

LE DUC : "Les déserteurs"... Voilà les images qui me viennent : Une montagne désertique, recouverte de neige. Oui ? Une femme poursuivie par des soldats étrangers. Et un soldat déserteur. Tous sont déserteurs ! Et puis un physicien, poursuivi aussi, à cause de son porte-documents qui contient la formule cachée. C'est ça ? N'est-ce-pas ?

HEINRICH : Non, vraiment pas.

LE DUC : Des traces de pas. Dans la neige. Un conflit dramatique. Je pourrais jouer le physicien. Il gravit la montagne en costume sombre. Il porte peut-être un haut-de-forme... non, un chapeau melon. Et des gants blancs... Et il se tue. C'est ça ?

HEINRICH : Non, vraiment pas.

LE DUC : Détruire la cervelle, qui a conçu l'anéantissement de l'humanité... Parfait. On la fera. Jeune homme, Heinrich, nous monterons votre pièce !

HEINRICH : Mais je n'en ai pas !

LE DUC : Ecrivez-la. Je suis prêt à me battre pour cette pièce, même avec des gens sans talent, comme la jeune fille ici présente.

ELSA (à Fränzchen) : Je ne me laisserais pas dire des choses pareilles.

FRÄNZCHEN : Ca ne fait rien ! Il est tellement surexcité. On doit lui passer cela.

LE DUC (crie) : Ca ne l'atteint pas ! Ca ne l'atteint pas ! Invulnérable ! Un coup visé en plein coeur... elle rit !

(Fränzchen rit.)

LE DUC (va à la porte) : Et maintenant au volant, fillette.

FRÄNZCHEN : Comme chauffeur, il semble que ça lui va.

LE DUC : Lumineux ! Le triomphe, à coup sûr !

(Fränzchen et Le Duc s'en vont.)

7.

ELSA (riant) : Et voilà, il a écrit ta pièce.

HEINRICH (contrarié) : Ma pièce !

ELSA (très tendrement) : Heinrich, Heinrich.

HEINRICH : Ces gens pour qui tout est "Théâtre", m'évervent. Le physicien se tue, ... il s'agit d'un effet théâtral, uniquement.

ELSA : Comme je t'ai attendu cette fois-ci.

HEINRICH (la prend dans ses bras, baisers) : Un jour, je voudrais voir mourir vraiment sur scène.

ELSA (rit) : Tu trouveras difficilement quelqu'un pour cela.

HEINRICH : Je n'écrirai jamais de pièce. (il déballe son sac à dos.)

ELSA : Je suis si intolérante... Je ne pourrais pas supporter cette fille une demi-journée.

HEINRICH : J'ai les deux boyaux de bicyclette, le café...

ELSA : Viens, allons plutôt là-bas ! (ils vont à la cuisine, ferment la porte.)

ELSA : Je crois que Dussek, l'aveugle, épie partout. Il devrait être nommé comme espion à la RIAS. (Heinrich déballe.)

ELSA : Ah oui. (elle cache les paquets de café.) I20, pareil ?

HEINRICH : Pareil.

ELSA : Pas de cigarettes ?

HEINRICH (prend un air pensif, puis avec l'expression étonnée d'un Auguste triste et bête, il sort un paquet de cigarettes de son veston et, après quelques tâtonnements un autre paquet de sa

poche de pantalon. Il recommence l'inspection, mais ne trouve que son vieux mouchoir ; il le range avec précipitation.)

ELSA (rit, l'embrasse. Un silence.) : Tu as encore quelque chose ?

HEINRICH (réfléchit, apparemment tendu.)

ELSA (dans l'enlacement, fouille ses poches. Il lève lentement les bras, comme lors d'une perquisition.)

ELSA (trouve une boîte) : De la pénicilline ! Pour le Docteur.

HEINRICH : Elle coûte 250.

ELSA : Oui, oui. Il est bien content quand il peut s'en procurer. (elle continue à fouiller.) Ah, des somnifères ! (plusieurs boîtes apparaissent.) Des somnifères, des somnifères. Des cachets contre les maux de tête. Dieu soit loué ! Je n'en ai plus, j'en ai tellement besoin. C'est mon cadeau d'anniversaire, n'est-ce pas ?

HEINRICH : Oui.

ELSA : Tu ne me le souhaites pas !

HEINRICH : Que si !

ELSA : Non, non, tu l'as oublié, donne tout de même ! (Heinrich embrasse Elsa, puis lève de nouveau les bras.)

ELSA : Ah, ... encore quelque chose ? (elle cherche.) Des gouttes pour le coeur ! Pour le Docteur Kübler, encore.

HEINRICH : 50. (Elsa cherche, le caresse, en oublie de chercher, trop occupée à l'embrasser. Elle a, tout-à-coup, un petit sachet dans la main.)

ELSA : De la levure en poudre ! (ils s'embrassent. Après un temps) : Est-ce-que Robert Scharwenka t'a vu avec le sac à dos ?

HEINRICH : Je n'en sais rien, ... ça m'est égal...

ELSA : Le vieux n'est certainement pas au courant, mais pour Robert, je ne sais pas !

HEINRICH : Ca se peut... Qu'est-ce-qu'il se passait avec Kurt, tout-à-l'heure ?

ELSA : Ils recommencent à le contrôler. Combien de temps restes-tu ?

HEINRICH : Je fais passer des gens de l'autre côté, cette nuit.

ELSA : Alors, tu repars ?

HEINRICH : Je les emmènes seulement jusqu'à la rivière. Des gens de la Saxe, et un vieux couple.

ELSA : Laisse-moi te voir ! Je veux te contempler, te sentir, te respirer, te savourer. Oh, ne m'écoute pas, de toutes façons, je ne peux pas t'expliquer. J'ai le sentiment que tout s'éloigne

de moi, toujours un peu plus.

HEINRICH : Je leur ai promis.

ELSA (se sépare de lui) : Regarde-moi, je me suis maquillée !

HEINRICH (sourit) : La Belle et la Bête.

ELSA : Sinon, je ne tiendrais pas le coup. (faisant bouger ses grandes manches.) Regarde !... Touche... Ici ! Et ici ! (elle conduit sa main.) C'est si agréable sur la peau... Je gèle affreusement dans cette maison ! (elle rit, l'embrasse à nouveau.) Tout est si gris, si laid. Quand j'observe les gens... Les gens sont si laids, tu ne trouves pas ? Si horriblement laids... Alors, je me réfugie dans la garde-robe, là-haut, j'ouvre violemment la porte et je regarde tous ces habits brodés, en soie moirée et colorée, et je les touche, et je m'y laisse glisser... je me coule littéralement dedans ! Et puis, je m'assois sur le coffre, les vêtements pendent autour de moi... Des plumes, des châles... Je ne m'occupe plus de rien d'autre. (elle regarde Heinrich, qui l'observe, muet.) Maintenant, moque-toi de moi ! Je suis folle ! Je suis superficielle, jouisseuse, inutile !

HEINRICH (l'embrasse) : Oui.

ELSA : Kurt déteste quand je mets les habits de sa mère... Pauvre Kurt !... Tu sais, je crois qu'elle n'était pas folle du tout. Tu ne crois pas ?... Je ne l'ai pratiquement pas connue. On ne la voyait pas de tout le jour, et le soir, la lumière brûlait dans sa chambre, là-haut, à l'endroit où ils ont posé les vitres en verre dépoli. Elle se tenait assise au milieu de ses centaines d'habits... Souvent, elle nous a grondé, parce qu'il ne faisait pas assez sombre.

HEINRICH : Oui, je me souviens de la lumière. Une fine rainure... Je l'ai vu souvent.

ELSA : Kurt déteste que je mette les habits de sa mère. Il se met en colère... Oui ! Récemment, j'ai mis la robe bleue à paillettes, c'est la plus belle, ... une magnifique robe du soir... Et quand je suis descendue, Kurt était à table, il a déplié sa serviette, m'a dévisagée. Puis il s'est levé et... il m'a frappée avec sa serviette, encore et encore... Tu comprends cela ?

HEINRICH : Je ne sais pas.

ELSA : Je n'en revenais pas, et... sais-tu ce que j'ai fait ? J'ai envie de rire ! J'ai ri tout simplement, c'était si comique, Kurt et sa serviette ! De plus en plus furieux, il frappait avec sa serviette, comme s'il voulait me tuer, comme une mouche ! Tu

comprends cela ?

HEINRICH : Je ne sais pas. Il trouvait peut-être que tu offensais sa mère.

ELSA : Non, je ne crois pas. Quand ils ont appris qu'elle avait péri sous les bombes à Berlin,... ils ont été vraiment soulagés, son père et lui. Je m'en souviens encore.

(voix de Kurt au-dehors.)

KURT : Elsa !

ELSA (en hâte, craintive) : Mais tu restes ! Tu restes ! (Kurt secoue la porte extérieure de la cuisine.)

KURT (appelle) : Elsa ! (Elsa ne bouge pas.)

HEINRICH (doucement) : Ouvre donc ! Pourquoi n'ouvres-tu pas ? (Elsa rit, secoue la tête.)

HEINRICH (veut ouvrir, Elsa le retient. Le bruit s'arrête.)

HEINRICH : Il est reparti.

ELSA : Ca t'ennuie ? (elle rit.)

HEINRICH : Non, non, c'est pour toi.

ELSA : Je crois que tu mens. Ca t'ennuie. (elle rit.)

HEINRICH : Ne ris donc pas ! (on frappe et on secoue la porte.)

LA VOIX DE KURT : Elsa ! Qui c'est qui est là ? Elsa !

(Elsa ne bouge pas. Heinrich se dégage. Il ouvre la porte.)

KURT (fait irruption, furieux) : Qu'est-ce que vous foutez ? Je suis là, devant la porte, dehors, et tu ne me laisses pas rentrer ! J'attends dehors, comme un con !

ELSA (froidement) : Ne crie pas ainsi... Heinrich a apporté des marchandises. Est-ce-qu'il doit les étaler au grand jour ? Pour que tout le monde les voient ?

KURT : Non, non, ça va. Je suis seulement inquiet.

ELSA : Et voilà pour toi, les deux boyaux de bicyclette.

KURT (à Heinrich) : Tu y as pensé !

HEINRICH : J'ai aussi des valves de rechanges...

KURT : Te fais pas pincer. Tout à l'heure, j'ai eu peur que le gaillard se méfie... Je prends toutes les cigarettes... bien entendu.

(Elsa a observé ce court moment de connivence tacite, d'un air railleur.)

ELSA : Tu te calmes très vite... Quand tu as besoin de quelque chose, un homme peut faire de ta femme ce qu'il veut.

KURT : Tu veux dire quoi ?

ELSA (se tait.)

KURT (regarde Heinrich, regarde Elsa) : Tu veux dire quoi ?

(il hurle.)

Ferme-la ! Que le diable t'emporte ! J'ai d'autres soucis !

Ferme -la !

(Elsa le regarde dédaigneusement, dans le fond, elle est contente de l'avoir mis en colère. Elle quitte la cuisine, et va dans le salon.)

KURT (inquiet de s'être laissé aller à un accès de colère, la suit.) Elsa, pardon. Ecoute !

(il s'assoit, épuisé, dans un fauteuil.)

Ils ont trouvé les trois machines à estamper.

ELSA (regarde Kurt.)

KURT: Ils y sont, tous les deux, en train d'arracher les lattes de bois.

ELSA (sans comprendre, elle pense à autre chose) : Ah, bon ?

KURT : Je le savais. Ils ont attendu jusqu'à maintenant pour la clef. Weiss s'est méfié depuis le début. Il a pensé que nous voulions cacher quelque chose. Et puis, il a vu les machines à estamper. Emballées.

ELSA : Comment ?

KURT : Les machines à estamper ! Qu'on avait sorti autrefois de la fabrique, pour les mettre dans l'entrepôt.

ELSA : C'est si grave ?

KURT : Tu t'en souviens pourtant. Un jour, on a sorti les trois machines à estamper de la fabrique. Papa avait dit de les enlever. De les mettre de côté pour les reprendre après la guerre, quand les machines pourraient tourner, parce qu'on produirait de nouveau. Rebhan était là, lui aussi !

ELSA : Oui ?

KURT : Tu dois pourtant le savoir !

ELSA : Je ne sais pas.

KURT (furieux, tout-à-coup) : Sapristi, maintenant tu dis que tu ne sais pas ! Alors, je suis le seul à le savoir ? Et Rebhan étais là, lui aussi.

ELSA : Oui.

KURT : Alors ! (Heinrich veut s'en aller.)

ELSA : Où vas-tu donc, Heinrich ?

KURT : Dis-donc, fais-nous un café bien fort ! Je suis tout retourné, je ne peux plus me remuer... Et ils vont revenir rapidement, Weiss et Rebhan.

(Heinrich hésite, puis va à la cuisine.)

8.

ELSA : Qu'est-ce-qu'il s'est passé ?

KURT : Ils nous tiennent maintenant, voilà ce qui s'est passé !

ELSA : Kurt, j'ai l'impression que tu t'exagères l'importance de ce Weiss.

KURT : Tu la sais pourtant, l'histoire des machines à estamper !

ELSA (l'apaisant) : Oui, Kurt.

KURT : Alors. Weiss affirme que je veux les expulser à l'ouest. Ce serait la raison pour laquelle elles sont là, emballées. Autrefois, l'ouest n'existait pas, comment j'aurais pu vouloir les y envoyer ! Il y a des années qu'elles sont là, quatre, cinq ans.

ELSA : Oui, Kurt.

KURT : Rebhan était là et n'a pas ouvert la bouche ! Il s'est tu, comme s'il ne savait absolument rien.

ELSA : Je ne m'énerverais pas à ce point-là.

KURT : J'ai arraché le papier qui se trouvait entre les lattes, et, comme rembourrage, il y avait du papier journal de 1944 à l'intérieur, ... Tout était donc clair et prouvé. Mais Rebhan ne savait rien !

ELSA : Maintenant, tu laisses courir.

KURT : Pardonne-moi, Elsa, comprends que je m'énerve quand tu dis : "je ne sais rien". Ils me tendent un piège, pour le refermer sur moi. Des machines déplacées à l'ouest, crime contre l'économie, en clair cela veut dire : Expropriation, ... et arrestation. Ils vont m'arrêter.

ELSA : Dans ce cas, tu vas à l'ouest, Kurt.

KURT : Qu'est-ce-que j'y ferais ? A l'ouest ! A l'est ! A l'ouest ! Qu'est-ce-que j'y ferais ? Je veux rester où je suis ! Je suis ici, j'y reste ! Et toi aussi.

ELSA : Je ne tiens à rien.

KURT : Tu ne tiens à rien ! Ah bon, tu ne tiens à rien ! Je voudrais bien voir, quand nous n'aurons plus rien, si tu ne tiens à rien.

ELSA : Oh, Kurt...

KURT : Il faudrait que je me glisse dans la nuit, comme un voleur... que je me tire tout simplement...

ELSA : Tu ne devrais pas te forcer, à être si agréable avec ces gens.

KURT : Rebhan a toujours été parfaitement correct.

ELSA : Je t'ai observé. Tu étais un autre homme.

KURT : Ah oui ?

ELSA : Oui, vraiment.

KURT : Prends garde, surtout, à ce qu'ils ne fassent pas de nous des gens complètement différents.

ELSA : Ce serait peut-être très bien.

KURT : Je ne comprends pas.

ELSA : En fait, je ne peux pas t'aider.

KURT : C'est notre fabrique, Grand'père l'a fondée, Papa l'a tenue à bout de bras, moi aussi, et j'y resterai. Je n'y renoncerai pas ! Je ne me laisserai pas enchaîner ! On ne nous prendra pas, ce qu'on a gagné honnêtement, moi, mon père et mon grand'père, tous des gens honnêtes, on ne les laissera pas nous le prendre pour se faufiler dans la nuit comme des criminels ! Passer la frontière ! Qu'est-ce-que j'y ferais de l'autre côté, hein, Elsie !

ELSA : Oui .

KURT : On le voit parfaitement au papier journal, que les machines à estamper ont été emballées pendant la guerre, à ce moment-là, et pas maintenant ! Et Rebhan qui regarde et qui ne dit rien ! Il doit pourtant le dire, pourquoi est-ce-qu'il ne le dit pas !

9 .

ROBERT (il rapporte l'échelle) .

ELSA (à Robert) : Ah, Monsieur Schwarwenka, je voulais vous demander, de réparer le fil là-haut, la lampe ne marche plus .

ROBERT : Vous ne pouvez pas le faire vous-mêmes ?

ELSA : Je me disais, du moment que vous avez l'échelle.

KURT : Ah, laisse ... (Robert met l'échelle sous la lampe, y monte, et s'occupe de la conduite électrique) . (Un silence) .

ROBERT (il rit) : C'est bon d'avoir un prolétaire dans la maison.

ELSA : Vous n'êtes pas un prolétaire, Monsieur Scharwenka, un étudiant n'est pas un prolétaire.

KURT : Quand ils sont communistes, c'est différent . (Robert se tait) . Tant de choses sont foutues dans notre belle maison, et personne ne les répare... Vous avez remarqué la lézarde dans le mur, à l'endroit où on range les vélos ? Et en hiver ! Le froid va le lézarder encore davantage. Je l'arrangerais bien moi-même. Crépir, ça je sais le faire ! Mais le ciment ! Ah, si nous en avions ! (Robert travaille) . Et chez vous, dans la chambre du haut, la tapisserie fout le camp déjà.

ROBERT : Je l'ai réparée.

KURT : Ah, bien. (La lampe se rallume) .

ROBERT (il rit) : Elle marche !

KURT : J'ai une peur ancestrale de l'électricité.

ELSA : Je vous remercie, Monsieur Scharwenka . Restez donc avec nous, on va avoir du café.

KURT : Il y en aura encore deux de plus, tous des camarades ! Un communiste, un autre communiste, et un autre encore plus. Tous les vrais communistes devraient venir ! D'ailleurs, je suis une moitié de communiste moi-même. Notre monde n'en sera pas meilleur pour autant !

ROBERT (descendant de l'échelle) : Ce n'est certainement pas votre

véritable opinion, Monsieur Bergk.

KURT : Et pourquoi non ? Je n'ai rien contre le Socialisme que je sache ? Qu'est-ce-que je pourrais bien avoir contre le socialisme !

ROBERT (ironique) : Vous n'avez "rien contre le socialisme" .

KURT : Parfaitement. Seulement contre vous les jeunes, vous pensez qu'on sera tous pendus.

ROBERT : Oui.

KURT : Victoire, victoire ! (il rit) . Mais où est le socialisme là-dedans ? Ce n'est pas du socialisme, c'est la Russie !

ELSA (effrayée) : Kurt ! (Heinrich arrive avec une cafetière. Elsa va chercher des tasses) .

KURT (voulant amoindrir la phrase dangereuse) : La Russie dans la révolution ! Mais ici, nous n'avons pas de révolution, nous avons seulement perdu la guerre. Voilà la différence.

ROBERT : Vous voulez dire que le socialisme l'a gagnée.

KURT : Oui. Grâce à Dieu, oui. Grâce à Dieu. (Elsa présente les tasses).

ROBERT (à Heinrich) : Je dois vous saluer. (Heinrich se tait).

ELSA (arrive avec le café): Fränzchen était là, tout à l'heure.

ROBERT : Ah bon, elle était là ?

HEINRICH : Vous vous intéressez au théâtre ?

ROBERT : Occasionnellement. Vous aussi ?

HEINRICH (haussant les épaules) : Oui, moi aussi.

(Heinrich et Robert se taisent, arrogants et embarrassés. Elsa rit et s'en va avec son plateau vers l'autre groupe) .

IO .

(Weiss et Rebhan arrivent).

KURT (à Rebhan) : Les journaux sont de 1944 ou pas ? Les journaux qui ont servi à l'emballage !

WEISS : Oui.

KURT : Alors, vous voyez ! C'est bien ça. Et tu m'as beaucoup déçu, Rebhan.

REBHAN : Moi ?

KURT : Parce tu y étais, à ce moment-là ! Pourquoi tu ne le dis pas ? Tout est correct et parfaitement en ordre. C'est pas vrai ?

REBHAN (à moitié embarrassé, courroucé) : Oui, j'y étais.

KURT : Alors ! Et maintenant, il y a un bon café pour tout le monde.

WEISS : Vous avez emballé les machines à estamper en 1944, mais jusqu'à aujourd'hui, vous ne les avez pas déballées.

KURT : Qu'est-ce-que j'en aurais fait ? On n'a pas assez de tôle. Le jour où nous en auront, nous les déballeront à nouveau. C'est ainsi !

WEISS : A l'ouest.

KURT (hors de lui) : Moi, à l'ouest ! Voilà du nouveau ! Il y a longtemps que je serais parti, si je l'avais voulu ! J'aurais déjà disparu, comme on dit, les amis s'en vont, on sera bientôt Russe. Il y en a beaucoup qui sont partis de chez nous. Ils ont filé les uns après les autres, comme les Russes dégringolant la montagne Grüntzer, avec leurs voitures Panje, ça n'a pas arrêté. Je ne serais pas resté recroquevillé ici, si je ne l'avais pas voulu.

WEISS : Puis-je téléphoner ?

ELSA : Là-haut, Je vous montre le chemin, Monsieur Weiss. (elle grimpe l'escalier avec Weiss).

II .

KURT : J'aurais encore quelque chose à dire à Monsieur Weiss...

ROBERT : Apparemment, vous pensez sans arrêt, vous pourriez changer de métier, et devenir conférencier.

KURT : Je voulais seulement dire ... bien mettre les choses au point... je dois me soucier de mes gens... qu'est-ce-qu'ils deviendraient... Tu le sais, Rebhan, je me suis toujours inquiété pour eux ! Tu te souviens, ils avaient creusé la faucille et le marteau dans l'établi... et la Gestapo est venue... et j'ai...

REBHAN : Oui, ça s'est passé. C'est vrai.

ROBERT : Ça paraît relativement vrai.

REBHAN : Ça l'était.

ROBERT : On peut dire aussi : Le Maître protège ses serfs.

REBHAN : Ses serfs ! Qui était donc serf ! Moi pas !

ROBERT : Mais quelque chose d'approchant.

REBHAN : Espèce de serf, je vais t'aider ! Peut-être que chez vous, là-bas, en Silésie, il y en a. Des ouvriers agricoles et ce genre de choses. Nos travailleurs étaient conscients de leur valeur. Ils avaient leur fierté.

KURT : On a fait notre travail. Chacun a fait son travail, comme il le doit.

ROBERT : L'union de l'exploiteur et des exploités.

REBHAN (méchant) : Ca n'a rien à voir ! J'ai ma propre conviction ! J'ai déjà prouvé qu'il en était tout autrement chez nous. Aujourd'hui, tout le monde est communiste, ... dans notre nouvel Etat. C'est bien ainsi. Mais je l'ai dit bien avant.

KURT : Il était déjà communiste pendant la première guerre. Il l'est depuis ce temps-là ! Sa mère est allée trouver mon père et... a pleurniché... : Imaginez-vous, mon fils est devenu communiste, ... comme les gens sont, ... tu n'as qu'à penser à ta propre mère, Robert. (Robert se renfrogne). Tu peux y aller, c'est toujours la même chose. Ne t'imagines pas qu'avec le socialisme, ce sera différent.

REBHAN : Chacun de nous a depuis longtemps ressenti dans son propre corps, ce qu'est l'injustice sociale. Question de naissance. Tu es déterminé. Alors, tu viens au communisme, automatiquement. (Elsa descend l'escalier).

KURT (à Elsa) : Il téléphone ?

ELSA : Oui. Je crois qu'il téléphone à un service administratif, qu'on vienne le chercher.

KURT : Aha ! Il n'a rien dit à notre sujet ?

ELSA (hausse les épaules) : Ah Kurt...

KURT : Ah oui, bien sûr que non, chez des particuliers.

ELSA : Je ne crois vraiment pas qu'il soit si haut placé.

KURT : Chez eux, on ne le sait pas, si quelqu'un est haut placé ou non. Même Rebhan ne le sait pas. (Rebhan a entendu à moitié, il se renfrogne).

REBHAN : Quoi ?

ELSA : J'ai trouvé encore quelques Camel là-haut. (elle offre des cigarettes).

REBHAN (il prend une cigarette) : Camel, j'en prends une.

ELSA : Il y en a cinq. Une pour chacun. (Kurt et Heinrich prennent une cigarette. Robert refuse.)

ELSA : Vous ne fumez plus ?

ROBERT : Pas d'américaines.

ELSA : Vous pouvez les fumer la conscience tranquille. C'est le pasteur Heister qui nous les a laissées, il en reçoit toujours de ses amis. Elles ne sont pas passées par le marché noir. (elle allume sa cigarette.)

KURT : Ne sois pas comme ça ! Tu as déjà fumé des Camel chez nous. Depuis longtemps, ce n'est plus un crime contre l'économie. Même le Colonel Trofimov en a fumé, quand il est venu chez nous. (Robert allume ostentativement une de ses cigarettes de l'Est.)

ROBERT : Moi ? non.

KURT : C'est moi le fou ou c'est toi ? (Robert ne répond pas et fume.) Tu as souvent fumé des cigarettes ou bu un café chez nous, quand il y en avait.

REBHAN (à Heinrich) : Ça a un tout autre goût.

KURT (furieux, à Robert) : C'est pas vrai ? Tu dois pourtant l'avouer !

REBHAN : Le tabac de Virginie est tout différent. Je n'arrive pas à m'en dégoûter. (à Heinrich) On en trouve chez vous dans les magasins ?

HEINRICH : Non, il n'y en a pas.

REBHAN : Je ne reconnaîtrais rien. J'y suis allé pour la dernière fois, quand mon frère est mort, et quand ma soeur a vendu la maison, c'était avant la capitulation.

KURT : A ce moment-là, il n'y avait pas un côté et un autre côté.

REBHAN : Je ne reconnaîtrais rien, les gens qui viennent nous disent que les vitrines sont pleines d'oranges. Je veux bien.

KURT : Un jour, on aura aussi des oranges.

REBHAN : Je veux bien, je veux bien. Je ne les aime pas.

ROBERT : Ca va être le moment de fermer la frontière. (ahurissement)

KURT : Quoi ?

ROBERT : La frontière devra être fermée,... bien entendu !

KURT : Elle est déjà fermée ! Vous avez même des chiens dans la forêt. Vous tirez sur les pauvres gens. Il n'y en a plus qu'un ou deux qui s'y connaissent vraiment, qui parviendront encore à passer.

ELSA : Je ne sais pas pourquoi vous dites une chose pareille, Robert.

ROBERT : Parce que notre nouvel Etat doit être protégé, bien évidemment.

KURT : Tu veux me protéger ! Mais de qui, de quoi ? Des oranges ?

ROBERT : Oui!

REBHAN : Va donc, ne dis pas de conneries.

ROBERT : Oui ! Pour une ou deux oranges, les gens y courent... dans cet Etat revanchard. Parcequ'ils ne veulent pas penser.

KURT : Explique-nous ça !

ROBERT : Nous le faisons aussi ! Le changement se fait lentement, il nous faut du temps.

KURT : Alors là, je vais te dire quelque chose, Robert. Tu es un homme intelligent, hein ? Pas vrai ? (Robert fait non de la tête, impatientement) Même très intelligent ! Tu es venu exprès de l'ouest, parceque tu es intelligent ! Tu t'es demandé s'il fallait mieux vivre de ce côté ou de l'autre. Pour l'avenir ! Tu as pensé : ici ! Je le pense aussi. Tu me crois ? (Robert secoue la tête) Pourtant c'est ainsi ! Mais avec toute ton intelligence, tu ne comprends pas, comment les autres pensent... la plupart se disent, ça on l'a déjà vécu, on voit bien où il nous a mené notre idéalisme, tout ce qu'on a cru était faux.

ROBERT : Quoi, ce qu'on a cru ?

KURT : Tu sais bien. Ils ont cru en Hitler... et maintenant, juste après, ils ne veulent plus croire en rien, que ce soit vrai ou faux. Maintenant, ils veulent une vie meilleure, et non pas une nouvelle conception du monde,... et, en premier, pas de victime. (Robert fume une Camel.) Va donc, pour une cigarette ! Qu'est-ce que les cigarettes ont à voir avec le socialisme !

ROBERT : Tout est l'affaire du socialisme !

KURT : Mes petites cigarettes...!

ROBERT : Il n'y a aucun rapport entre le capitalisme et nous !... Aucun ! Aucun rapport avec vous...

KURT : Tu es pourtant fourré chez nous !

ROBERT : J'habite ici .

KURT : Tu habites ici ! ... Tu viens là et tu parles avec nous. Je sais ce qui te tracasse : c'est que nous ne sommes pas des capitalistes tels que tu te les représentes. Le genre avec cigare, monocle, et un pied sur la nuque du prolétaire. C'est ça qui t'ennuie, Robert.

REBHAN (à Kurt) : Tu n'es pas ainsi, mais tu es tout de même un capitaliste.

KURT : On a fait une ballade, Rebhan, ses frères et moi, on étaient sous la digue, elle s'est rompue. Je ne me suis pas soucié de mes habits mouillés, je suis resté assis par terre, tout le jour, dans la cuisine de sa mère, jusqu'à que je sois sec. Pourquoi est-ce-qu'on se ferait maintenant la lutte des classes ?

REBHAN : Kurt et moi, c'est un cas particulier.

ROBERT : Le cas d'espèce ne m'intéresse pas, pour nous, il ne doit pas y en avoir.

KURT : Mais chaque homme est un cas d'espèce ! On est tous un cas d'espèce !

ROBERT : Celui qui admet le cas d'espèce est corruptible, il trahit le Parti.

REBHAN : Dis-donc, toi ! Tu es étudiant, étudie d'abord, après tu parleras ! Peut-être ! Pour l'instant, ferme-là ! Je suis un prolétaire, voilà bientôt trente ans que je suis au Parti. Un étudiant est un étudiant, et je suis un travailleur.

ROBERT : Il y a aussi des travailleurs qui sont fiers d'avoir le droit de s'asseoir à la table d'un capitaliste, et qui sont reconnaissants qu'il veuille bien leur donner quelque chose.

REBHAN : Tu veux parler de quoi ?

ROBERT : De ton cas d'espèce !

12.

(Weiss descend l'escalier).

REBHAN (dans une colère folle, veut se jeter sur Robert, se ravise cependant, il écume de rage) : Je te baise le cul ! (il sort, furieux, cogne la porte.)

KURT (à Weiss) : Il vient d'y avoir un chaud débat.

WEISS : Où est Rebhan ?

KURT (appelle) : Rebhan !

ROBERT : Il est parti chez lui.

WEISS : Ah bon ! (un silence)

KURT : Je croyais que vous étiez des camarades... mais chacun a sa propre idée... Elsa ! Va voir si tu peux le rattraper !

WEISS : Je n'ai plus besoin du camarade Rebhan.

KURT : Ah... et notre étudiant a les idées les plus folles...

Il doit les avoir d'ailleurs, c'est le privilège de la jeunesse.

(un silence) On est tous pour de meilleures conditions, en quelque sorte, non ?

WEISS (à Robert) : Vous êtes étudiant ?

ROBERT (grognon, il ne peut pas souffrir Weiss) : Oui.

KURT : Avec mention ! Il faut le dire ! Ils l'ont sélectionné, il est doué, il sera professeur, chaque jour il grimpe à l'observatoire. Ce sera un astrologue ou un astronome.

WEISS (à Robert) : Que disiez-vous au sujet du cas d'espèce ?

KURT : Que chacun est différent.

WEISS : Ah bon ?

KURT : On a bavardé là-dessus.

WEISS (à Robert) : Vous connaissez bien la plupart des gens qui vont et viennent ici ?

KURT : Il ne les connaît pas vraiment. On n'a rien à cacher !

ROBERT : Oui, je les connais .

WEISS : Et vous connaissez aussi les raisons pour lesquelles chaque personne se rend dans cette maison ?

KURT : Les raisons ! Elles y viennent ! Pourquoi des raisons !

WEISS (à Heinrich) : Vous par exemple ? Vous vivez pourtant à l'ouest.

KURT : Les gens sont toujours venus volontiers chez nous, notre maison a toujours été ouverte.

WEISS (à Heinrich) : Vous êtes aussi étudiant ?

HEINRICH : Non, je n'y suis pas autorisé.

WEISS (à Heinrich) : Pourquoi vous ne voulez pas étudier ici ?

Pourquoi voulez-vous étudier à l'ouest ?

HEINRICH : Parce qu'ici, je ne peux pas.

WEISS : Pourquoi ?

HEINRICH : Pas la permission : origine bourgeoise.

WEISS : Alors, que faites-vous ici ?

KURT : Il vient voir sa mère. Et son frère habite aussi ici.

WEISS : Vous venez fréquemment ici ?

HEINRICH : Moi ?

WEISS : Oui.

HEINRICH : Quand j'obtiens une autorisation de séjour.

WEISS : Et quand vous n'en obtenez pas ? Vous traversez la frontière illégalement ?

HEINRICH : Non.

WEISS : De quoi vivez-vous à l'ouest ?

HEINRICH : Moi ?

WEISS : Oui. Vous vivez bien de quelque chose ? De fraude, de contrebande ?

HEINRICH : Non.

WEISS : Et quand vous venez ici, vous apportez toujours quelque chose avec vous ? Non ?

KURT (très excité, il y a pensé sans arrêt) : Vous le questionnez comme si je lui avais demandé de transporter mes machines à estamper de l'autre côté ! Bon, ... vous n'y pensez pas ! Vous n'avez pas le droit d'y penser une seconde ! Vous pourriez dire tout aussi bien, que je veux aller à l'ouest, que je veux foutre le camp ! Je ne veux pas m'en aller, je ne veux pas m'en aller, je veux rester où je suis, et faire mon travail ! C'est ainsi, ! Je veux rester ici, ... Elsa, dis-le ! (Elsa se tait, c'est pénible pour elle.)

WEISS : Vous êtes tout excité !

KURT : Oui, oui, vous vous trompez sur mon compte ! C'est normal que je m'énerve. !

ROBERT : Je vais vous dire pourquoi je viens me mêler à vous : Ca m'amuse et ça m'étonne. Il faut vous étudier tant que vous existez encore, ... avant que vous ayez disparu ! Desséchés, putréfiés, fossilisés... Je vous écoute, vous vous plaignez... Les temps sont durs... Peur de l'avenir, fin de la culture... Décadence, décadence... Qu'est-ce qui est décadent ? Vous pouvez me le dire ? Récemment, la librairie Böhlau a été nationalisée, et le vieux Monsieur Böhlau s'est pendu... dommage ! Mais aux livres, qu'est-ce que ça peut leur faire ? Pas la moindre des choses. Marx, Heine,

Staline et Heinrich Mann sont toujours vendables. Alors, pas d'affliction, pas de désespoir !

KURT : Je l'ai connu... le vieux Monsieur... c'était un homme si distingué. On ne peut pas en parler ainsi.

ROBERT : Je ne vous comprends pas. Pour moi, ça va bien. Je me sens merveilleusement bien. Je vous entends marmotter et vous vous plaindre sans arrêt. Je veux comprendre, je me donne de la peine, mais je ne vous comprends pas. C'est comme une langue étrangère. Autrefois, dans la nuit des temps, on a dû vous écouter, et on vous a aussi compris, semble-t-il, on avait du respect quand l'un de vous disait : "En possession de la famille depuis des générations...", on s'est incliné plein de respect. Devant quoi ? Je ne comprends pas. Devant la famille ? Devant la propriété ? devant les générations ? Je suis né en 1945, je n'ai pas de respect, ça me fait rire ! Je vous trouve comiques !

KURT : Ah bon, tu es né en 1945 ! Tu as donc 3 ans !

ROBERT : Oui, j'ai 3 ans ! Et j'ai 3000 ans devant moi. Voilà pourquoi je suis optimiste ! 3000 années merveilleuses pour l'humanité et pour moi ! (il monte l'escalier.)

KURT (lui courant après) : Robert ! Reste donc ! Tu le crois ? C'est vraiment ton opinion ?

I3.

(La chambre sombre. Monsieur Dussek est là.)

DUSSEK : Madame Bergk ?... Excusez-moi ! Il y a tellement d'agitation dans la maison, ce soir. Tellement de va-et-vient dans les escaliers. Et des voix. C'est insupportable, ça cogne dans ma tête. Je veux me plaindre, je me plains ! Madame Bergk ?... Merci, Madame Bergk, d'avoir apporté mon fauteuil en rotin vert ! (Il tâtonne pour aller s'y asseoir, le spectateur remarque à ce moment-là, que Monsieur Dussek est aveugle : il n'y a pas de fauteuil. Il appelle méchamment) : Madame Bergk ! Vous ne me répondez pas ! Je sais pourtant que vous êtes là ! Souvent les gens essaient de feindre. Ils ne bougent pas de leur place, ils retiennent leur souffle. Ils font comme s'ils n'étaient pas là. Mais ils se trahissent... de toutes façons, ils se trahissent, et alors je le remarque !... Ils rigolent ? Je les entends rigoler dans le noir... Je perçois leur odeur peureuse, je la sens ! Oui !

J'étais assis dans la cave de la défense aérienne passive, et je pouvais sentir que les gens avaient peur ! Oui ! ... Ici, je me reconnais parfaitement. Quand les choses sont à leur place, je ne tombe pas. Seulement, les choses parfois ne sont pas à leur place. C'est très ennuyeux, quand on les déplace ! Quand tout est sans-dessus-dessous ! Laissez-moi vous le dire ! ... Où est-ce que je peux m'asseoir, dites-le moi, où est-ce que je peux bien m'asseoir, vous vouliez m'installer le fauteuil en rotin, et maintenant, il n'y est pas, il n'est pas à sa place. (il se cogne, il est furieux.) Je n'ai besoin de personne pour me conduire, j'y renonce volontiers ! Il n'y a que des gredins et des fourbes ! Ils te fixent une étiquette sur le dos... Ils te disent : Attention ! Il y a une tombe, prends ton élan et saute de toutes tes forces de l'autre côté, il y a quelqu'un à ta disposition. On prend son élan et on saute, on a sauté contre une paroi de béton, et on se retrouve, couché et saignant sur la terre. Ils sont là ! Ils ne répondent pas, ils ont peur ! ... Mais ça ne m'intéresse pas... (il sort.)

I4.

(La même chambre. Deux heures plus tard. Heinrich et Elsa se tiennent embrassés, dans une demi-obscurité, et s'entretiennent à mi-voix. A côté, Rehban est couché sur un sofa, il dort.)

ELSA : Qu'est-ce-qu'ils veulent faire à l'ouest ?

HEINRICH : Aucune idée.

ELSA : Tu m'as pourtant dit que c'était un vieux couple.

HEINRICH : Oui.

ELSA : Où iront-ils, des vieux comme ça.

HEINRICH : J'espère que ça se passera bien. L'homme parle toujours si fort, il est dur d'oreille. Et quand il est excité...

ELSA : Si j'étais aussi vieille... je ne partirais pas. Je resterais assise là, et n'en bougerais pas.

HEINRICH : Il y a une femme avec eux. Avec deux enfants.

ELSA : J'ai si peur qu'ils t'attrapent ! La nuit dernière, quelqu'un a été à nouveau blessé.

HEINRICH : Je les fait traverser par la digue, et les conduit

jusqu'aux pâturages. Là, ils peuvent être sûrs qu'il n'y a plus de patrouilles.

ELSA : Alors tu seras de retour, avant qu'il fasse jour ?

HEINRICH : En automne, la femme l'a déjà tenté. Elle a donné 100 marks à un homme, qui lui avait promis de la faire traverser. Et alors, il l'a conduite non pas à la frontière, mais au pont Steinach, et lui a dit que l'ouest, c'était de l'autre côté. Et de l'autre côté, la police du peuple l'a attrapée. (un silence)

ELSA : Je n'aurais pas le courage de le tenter une deuxième fois.

HEINRICH : Elle a dit qu'elle voulait partir le plus loin possible, de préférence en Afrique.

ELSA : Quand j'y pense... il doit y faire chaud... quarante degrés au moins !

HEINRICH : J'irais aussi volontiers en Afrique.

ELSA : J'imagine , si... (un bruit.)

HEINRICH : Quoi ?

ELSA : Rehhan se réveille !(Heinrich va voir.)

HEINRICH : Non.

ELSA : Je trouve ça merveilleux, quand des gens s'en vont n'importe où, et commencent autre chose.

HEINRICH : Où donc ?

ELSA : Qui simplement quittent leur vie.

HEINRICH : Et qui vont en Afrique ?

ELSA : Dans un endroit où ils sont totalement inconnus. Mais je crois que je ne pourrais pas le faire.

HEINRICH (il rit) : Non.

ELSA : Mais tu y serais pourtant !

HEINRICH (mi-figue, mi-raisin) : Oui.

ELSA : Dis oui encore une fois.

HEINRICH (se donnant du ^{mal} pour paraître décidé) : Oui. (ils se taisent.)

ELSA : Ton frère est venu ici hier.

HEINRICH : Tilmann ? Il t'a de nouveau fait des propositions ?

ELSA : Souvent, j'ai mauvaise conscience quand je pense à lui.

HEINRICH : Qu'est-ce-qu'il voulait ?

ELSA : Il pense qu'il doit me sauver.

HEINRICH : De qui ?

ELSA (elle rit)

HEINRICH : De qui donc ?

ELSA : De toi.

HEINRICH : De moi ? Il ne sait rien, pourtant.

ELSA : Il a des sentiments si profonds, nous en revanche, et toi...

HEINRICH : Moi ?

ELSA : Toi ! Toi ! On ne peut pas te saisir, c'est ça le pire, tout à coup tu disparaîs, sans que personne s'en aperçoive. Tu vas et tu viens... tu disparaîs à nouveau... tu viens de dire quelque chose, et je veux répondre, et...

HEINRICH : Je ne peux pas rester ici.

ELSA : Ce n'est pas à cause de la frontière... Je veux dire... (ils se taisent). Je vais te raconter quelque chose que je n'ai encore raconté à personne, à Kurt non plus, ... surtout pas à Kurt !... Une nuit, on a sonné, je voulais réveiller Kurt, mais je suis descendue seule. Il y avait quelqu'un dehors, qui m'a dit, laissez-moi rentrer, laissez-moi donc rentrer, la police du peuple... une patrouille ! Je l'ai laissé rentrer, et on a attendu dans le corridor, dans le noir... Un homme avec une valise et un sac à dos. Je ne me souviens pas de son air ! Il avait un chapeau. Je ne me souviens de rien d'autre. Je ne peux pas m'en souvenir, d'ailleurs, la lumière n'était pas allumée, naturellement, on était dans le noir. Il voulait traverser la frontière, et après... aller vers... qu'est-ce-qu'il y a de l'autre côté ?

HEINRICH : De l'autre côté de quoi ?

ELSA : De nous ! De l'autre côté de la boule !

HEINRICH : Ah ! Il y a l'Australie... ou la Nouvelle Zélande.

ELSA : Oui, c'est là qu'il voulait aller. Je lui ai dit: allez à la buanderie, et attendez là, je vous montrerai le chemin qui va de notre jardin au passage ferroviaire. Je suis remontée en courant, et sans réfléchir, j'ai rempli un sac... tout ce que j'ai pu trouver dans la semi-obscurité...

HEINRICH : Tu voulais partir tout simplement ?

ELSA : Je crois que oui. Mais... je n'y ai plus pensé depuis. Je sais seulement que j'ai fermé la porte de la maison à clef, c'est bizarre. J'ai couru avec le sac à dos jusqu'à la buanderie. Il n'y avait plus personne. Il était parti. Alors, je suis restée assise sur l'escabeau, à côté de la lessiveuse toute la nuit, entre les cuves en zinc, avec mon sac à dos et le coupe-papier.

HEINRICH : Le coupe-papier ?

ELSA : Oui. Du secrétaire de Kurt. Idiot ! Quand il a fait jour, je me suis glissée dans la maison.

HEINRICH : Et Kurt ?

ELSA : Le matin suivant, il a demandé: où est donc passé le globe ? Je l'avais oublié dans la buanderie. Ce fut mon voyage en Nouvelle

HEINRICH : Je crois que, lorsqu'on est un écrivain très connu, il y a toujours des gens pour venir et vous dire : Racontez-moi ! Ma vie est si intéressante, elle mérite d'être lue !...

ELSA : Avant, tu disais toujours que tu m'admirais. M'admires-tu encore ?

HEINRICH : Oui. Et comment !

ELSA : Pourquoi m'admires-tu ? Dis-le !

HEINRICH : Parce que tu le désires.

ELSA : Si je passais de l'autre côté avec toi...

17.

(Robert descend l'escalier, et va à la cuisine. Peu de temps après, Madame Scharwenka arrive.)

SCHARWENKA : Il était avec vous ? Il s'est excusé ?

ELSA : Il vient d'aller à la cuisine.

SCHARWENKA : Ah mon Dieu, je lui ai pourtant dit qu'il n'avait rien à y chercher, qu'il n'est pas chez lui, qu'il doit demander.

ELSA : Oui, oui. (elle se lève, à Heinrich) : Il y a bien longtemps que Kurt est sorti, et depuis, il neige tout le temps.

SCHARWENKA : Ne partez pas, ma chère Madame ! Il va s'excuser, vous pouvez me croire. (elle veut retenir Elsa. Elsa se dégage, va à la porte. Robert sort de la cuisine.)

SCHARWENKA : Le voilà mon Robert, le voilà !

ELSA (veut s'en aller, c'est pénible) : C'est bien, Madame Scharwenka ! (elle sort.)

SCHARWENKA : Regarde, voilà qu'elle est partie. Pourquoi tu ne lui dis pas un petit mot.

ROBERT : Retourne plutôt là-haut. Ne t'excite pas autant, Maman.

SCHARWENKA : Je ne m'excite pas ! Des disputes et des disputes, tout ça dans une maison étrangère ! (à Heinrich) : Vous n'avez pas encore crié ! (à Robert) : Le jeune Monsieur a fait du café. Tu vois, et toi, tu as crié !

HEINRICH : A la fin, on était tous à un certain niveau.

SCHARWENKA : Non, non, je sais ce que je dis, vous ne faites aucun bruit quand vous venez, il y a toujours le silence, puis on vous entend aller et venir dans la cuisine et vous faites du

café. (Heinrich sourit) : On le sent jusque là-haut, je n'ai pas besoin d'écouter.

HEINRICH : Oui, j'avais justement du café.

SCHARWENKA : On ne peut pas tout le temps crier et dire ce qu'on pense ! Tu es un jeune idiot, tu n'es que ça.

ROBERT : Maintenant, va là-haut !

SCHARWENKA : Je reste ici, jusqu'à ce que tu t'excuses.(à Heinrich) : Il me l'a promis.

HEINRICH : C'est du passé tout ça, tout est oublié, Madame Scharwenka. Il n'y a plus à s'excuser.

SCHARWENKA : Un tel chahut ! Et dans une maison étrangère, quand on est pas chez soi !

HEINRICH : Voyez-vous, Madame Scharwenka...

ROBERT (méchant) : Taisez-vous ! Ma mère ne peut pas vous comprendre ! (il la pousse dans l'escalier). (Madame Scharwenka se décide enfin à y grimper.)

SCHARWENKA : Le voilà qui recommence une dispute ! Laisse donc le jeune homme en paix, ce n'est pas un gredin comme toi ! Tu ne comprends rien ! Tu es une brute ! Un vrai rustre ! (elle est au haut de l'escalier, se retourne encore une fois pour crier à Robert): Dire qu'on t'a envoyé à l'école ! Mais tu n'as rien appris ! Tu es un rustre ! Et tu le resteras ! Tu ne peux être que charbonnier ! (elle s'en va.)

I9.

(Robert marche dans la chambre, indécis. Il ne veut pas rester avec Heinrich, mais ne veut pas non plus rejoindre sa mère. Heinrich l'observe, légèrement amusé, puis lui dit amicalement.)

HEINRICH : Restez ici, je m'en vais de toutes façons. (Robert se met à la fenêtre, regarde le jardin sombre. Un silence.)

ROBERT (furieux) : Quel tact !

HEINRICH : Il neige encore ?

ROBERT : Je sais, la scène vous a amusé ! Ca vous paraît ridicule ! La vieille femme est restée serveuse toute sa vie, elle ne peut pas penser autrement. Une serveuse et son enfant naturel. (ils se taisent.)

HEINRICH : Racontez-moi tout.

ROBERT : Oui ! (un silence.)

HEINRICH : Allez-y !

ROBERT : Oui, je veux bien, mais vous...

HEINRICH : J'écoute.

ROBERT : Je parle, mais vous ne comprendrez pas. Maintenant, elle est assise là-haut, dans l'obscurité, et économise du courant pour le propriétaire... comme avant. Toujours la peur. "Quand je ne travaille pas, je ne dois pas gaspiller de lumière". C'est ce qu'on lui a appris, à la pauvre femme. Qu'il n'y ait plus de propriétaire à qui il faille plaire, ça elle ne le comprend pas.

HEINRICH : Oui, oui.

ROBERT : Ca vous fait rire ! (furieux.)

HEINRICH : Je ne ris pas.

ROBERT : A l'avenir, il n'y aura plus de gens aussi étiolés,... pas ici ! Pas dans ce pays ! (il se tait, marche de long en large, attendant une réponse, veut en débattre, mais Heinrich ne répond pas.) Et des personnes aussi orgueilleuses que vous, non plus. (un silence.) Vous vouliez partir.

HEINRICH : Oui... Je dois attendre que la lune se soit cachée. (Provocant, il dit à Robert qui le dévisage) : Je fais traverser des gens. (Robert ne réagit pas.)

HEINRICH (provocant) : Des Saxons. Je n'en sais pas plus. (Robert se tait.)

HEINRICH : Il y a un petit enfant avec eux. Espérons qu'il ne criera pas, et un homme assez âgé.

ROBERT (après un silence) : Vous me prenez pour un mouchard ? Je dois le faire savoir ?

HEINRICH : Vous avez peur de votre paradis ! (Robert se tait.) Vous vous ne voulez pas me dénoncer ? (Robert se tait.) Vous le devriez pourtant ! Je suis un ennemi de l'Etat !... J'aide des gens à fuir vers l'ouest !... A traverser la frontière !...

ROBERT (furieux) : Bien sûr que vous êtes un ennemi de l'Etat !... Bien sûr qu'on devrait vous pendre ! (ils se taisent.)

LE DUC (cynique) : Malheureusement, la jolie enfant a du succès auprès de notre jeune talent. (il enroule son écharpe.)

ELSA : Oui, faites bien attention !

LE DUC : Est-ce-que nous devons le porter ?

ELSA : Non, oh non, ce n'est pas si grave. Seulement l'encourager un peu. Je ne l'ai pas fait, mais vous y arriverez très bien.

(Le Duc et Elsa sortent.)

20.

FRÄNZCHEN : Qu'as-tu à me dire ?

HEINRICH : Oh, rien.

FRÄNZCHEN : Alors, on aurait pû y aller avec eux.

HEINRICH : Qu'est-ce-que tu veux aller faire dehors ?

FRÄNZCHEN : Je me disais... si tu ne dis rien. (Heinrich se tait.)

Tu vois, tu ne dis toujours rien. (Heinrich secoue la tête.)

(Fränzchen l'imite.)

HEINRICH (froissé) : Tu passes de l'autre côté avec moi ?

FRÄNZCHEN : Comment ça, "de l'autre côté" ?

HEINRICH : Cette nuit, j'y retourne et je ne reviendrai plus jamais ici.

FRÄNZCHEN : Allons, ce n'est pas vrai ! Tu dis ça simplement, pour voir ce qu'on te répond, je connais le truc.

HEINRICH : Alors, tu viens ?

FRÄNZCHEN : Et pourquoi ? (Heinrich ne répond pas) . Et pourquoi, je te le demande !

HEINRICH : Je te le demande.

FRÄNZCHEN : Mais je travaille au théâtre, ça ne va pas.

HEINRICH : Je sais, je sais.

FRÄNZCHEN : Oui, mais tu ne prends pas cela au sérieux.

HEINRICH : Non.

FRÄNZCHEN : Mais moi, si ! (un silence.) (conciliante) : Allons, ne m'en veux pas ! (Heinrich se tait.) On n'est pas un couple bourgeois !

HEINRICH : On n'est pas un couple bourgeois ! (Fränzchen rit.)

Sais-tu qu'il ~~seuchande~~ ?

FRÄNZCHEN : Qui ?

HEINRICH : Robert Scharwenka.

FRÄNZCHEN : Je ne le crois pas, qui c'est qui le dit ?

HEINRICH : C'est bien un communiste.

FRÄNZCHEN : Oui, et alors ? C'est pas pour ça qu'il moucharde.

HEINRICH : Il peut tous vous faire sauter, Le Duc et son théâtre.

FRÄNZCHEN : Je ne le crois pas.

HEINRICH : Moi de toutes façons ! J'y compte. Je suis perdu.

FRÄNZCHEN : Le Duc était au KZ, et il est lui-même communiste.

HEINRICH : Jusqu'à présent, tu ne soutenais pas autant les communistes.

FRÄNZCHEN : Robert est si intelligent... et tellement positif.

HEINRICH : Ils ont tué ton père.

FRÄNZCHEN (devient méchante) : Mon père ! Il a laissé tomber ma mère malade, et ne s'est pas du tout soucié de moi, quand je me suis retrouvée toute seule. Et c'était un nazi, un vrai nazi !

HEINRICH : Tu pars avec moi ?

FRÄNZCHEN : Pourquoi justement maintenant ? Et pourquoi tu parles de ça ? (Heinrich se tait.) Je ne te comprends pas. J'aurais pû y aller souvent, quand tu veux, mais pas précisément cette nuit. Je peux y aller, et revenir. Pour moi, ce n'est pas si important, je veux dire, d'habiter ici ou de l'autre côté...

HEINRICH : Qu'est-ce-qui est vraiment important pour toi ?

FRÄNZCHEN : Oh,...

HEINRICH : Réponds ! Allez !

FRÄNZCHEN : Tu poses toujours des questions, parce que tu ne sais pas toi-même ce que tu veux.

HEINRICH (énervé) : Je veux que tu réfléchisses à cela. Tu dois y réfléchir !

FRÄNZCHEN : De nouveau une expérience !

HEINRICH : Un moment ! Qu'est-ce-qui est le plus important pour toi ?

FRÄNZCHEN : Oh,...

HEINRICH (regarde sa montre) : Cinq secondes. (Fränzchen se tait.) Dix.

FRÄNZCHEN : Qu'est-ce-que tu veux dire exactement ? Il y a tant de choses importantes ! Tout est important !

HEINRICH : Vingt !

FRÄNZCHEN : Bien. D'avoir un grand rôle.

HEINRICH : Vingt-cinq !

FRÄNZCHEN : Attends ! Des bas nylons ! Non, c'est idiot ! Mais

47

il n'y a que cela qui me passe par la tête. Attends ! Plus de guerre, plus de frontière !

HEINRICH : Quarante !

FRÄNZCHEN (de plus en plus énervée) : Attends ! Bon... je ne sais pas... l'amour !

HEINRICH : Bien : L'amour.

FRÄNZCHEN : J'ai eu de la chance !

HEINRICH : Quarante-sept, quarante-huit, cinquante. (un silence.)

FRÄNZCHEN : Tu fais toujours tes petits tests ! Et j'y tombe la tête la première. Mais la vie est toute différente.

HEINRICH : Que veux-tu dire ?

FRÄNZCHEN : Tu sais ? Le Duc, il me fait de la peine. C'est vraiment un pauvre homme.

HEINRICH : Aha.

FRÄNZCHEN : Oui,... parce que,... une femme, c'est quelque chose de très beau, non ?

21.

(Le Duc et Elsa amènent Kurt ; il est recouvert de neige.)

KURT : Me voilà !

FRÄNZCHEN (se met à rire.)

HEINRICH (ricane.)

FRÄNZCHEN : C'est marrant !

ELSA (agressive, de voir Fränzchen et Heinrich ensemble) : Je déteste votre perpétuel enjouement !

KURT : Laisse-la donc rire ! On doit avoir l'air comique, nous trois. Un bonhomme de neige qui se défait... Où est passé mon Rebhan, il est parti ? Il ne peut plus aller bien loin, il peut encore traverser le jardin ! Mais sa montagne, il n'y grimpera plus jamais ! Je suis de nouveau tout à fait bien. De se vautrer dans la neige, ça fait du bien. Et Weiss ?

ELSA : Il y a longtemps qu'il est parti, juste après la querelle avec Robert.

KURT : Je me suis disputé avec Robert ? Je ne me dispute jamais avec Robert ! Il habite ma maison ! On ne s'est pas disputé.

FRÄNZCHEN (voit Kurt qui dégouline) : Oh mon Dieu, il fond !

KURT : Weiss est parti, ah bon ?... Et Rebhan est parti aussi ?

HEINRICH : Il est là, couché sur le sofa.

ELSA : Ce Weiss n'est pas si important. C'est seulement un petit fonctionnaire, Kurt.

KURT : Tu crois ?

ELSA : C'est sûr.

KURT : Pourvu qu'il ne m'envoie pas la police. S'ils me confisquent, je me poste devant la porte avec une hache à la main, comme le vieux Büttner. "My home is my castle". Tu m'as compris ?

ELSA : Oui, Kurt.

HEINRICH (à Fränzchen) : Alors, c'est oui, ou c'est non ?

FRÄNZCHEN : Tu es fou.

KURT : Tout à l'heure, dans la neige, je pensais que j'étais Nansen, et que j'avais découvert le pôle Nord. Je m'imaginai cela très bien.

LE DUC : Vous avez vu le pôle Nord ? De quoi a-t-il l'air ?

KURT : Oui, le pôle Nord ! Et même que les loups ont hurlé ! Les loups polaires !... Heinrich, ne ris pas ! Finalement, c'était toi, le loup polaire !

HEINRICH : Je n'ai pas hurlé.(il ricane.)

KURT : Qu'est-ce que tu fous encore ici ? Tu dois t'en aller ! Weiss va nous envoyer la police !

ELSA : Tu serais mort gelé, si on était pas venu te chercher. Ce que tu racontes, ce sont des hallucinations, comme en ont ceux qui meurent de froid.

KURT : Allons bon ! Je l'ai rêvé ! Ce ne sont pas des hallucinations.

ELSA : Assieds-toi là, s'il-te-plâit. Assieds-toi là. Montre-moi tes mains. (il lui tend ses mains en hésitant. Elsa souffle dessus.) Tu vois, je souffle sur tes mains pour les réchauffer. Ah, Kurt, comment peux-tu faire une chose pareille.

KURT : Il ne s'est rien passé. Ça fait tellement de bien, la neige. Etre ensuite ramené de l'expédition dans la région arctique par : le célèbre comédien de la cité, à sa droite, et à sa gauche,... par toi... à sa droite, une célébrité, et à sa gauche, une beauté... j'en suis tout fier. (un silence.) Où est donc Weiss ? Où est-il donc passé ?

ELSA : Ah Kurt, il est parti, on est content, qu'il soit parti.

KURT : Tu as raison, Elsie ! Si je ne t'avais pas ! quelle chance de t'avoir !

ELSA (agenouillée devant Kurt, elle masse ses doigts) : Voilà,

tes doigts ne sont plus froids maintenant.

KURT : Ne me dorlotes pas comme ça, sinon je me couche tous les jours dans la neige.

LE DUC (à Heinrich) : Oh, Heinrich, vous regardez ses mains si attentivement !

HEINRICH (embarrassé) : Comment ça ? (Elsa ne masse plus les mains de Kurt, elle reste assise à côté de lui, sur le sol. Elle semble indifférente.)

KURT : Ils ne nous prendront pas ce qui est à nous. Je suis ici et j'y reste. Et toi aussi ! (Elsa ne répond pas.)

KURT (tranchant) : Toi aussi ! Pourquoi tu ne dis rien ? (Elsa se tait). Tu le penses aussi ! Dis donc quelque chose !

ELSA (doucement) : Oui, oui.

KURT : Oui, oui. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est que cette ambiance ?... (il regarde autour de lui.) Vous êtes si... Vous nous laisseriez pendre, tout aussi bien. Qu'est-ce qu'il y a ?

ELSA : Tu as raison.

KURT : On était bien d'accord, et maintenant, c'est de nouveau tout autrement. On ne peut pas s'y retrouver.

ELSA : Pardonne-moi, Kurt.

KURT (dans un accès de colère subite) : Toujours ce caractère énigmatique ! Et cette manière de baisser les yeux ! Toujours ces états d'âme ! C'est de l'excentricité uniquement, des sortes de convulsions, rien d'autre. On ne peut compter sur aucun soutien de ta part,... tout est toujours négatif. Ce n'est pas si simple, d'être optimiste !

On ne sait plus, ce qu'on doit faire, ce qui est bien ! Tout ce qui se passe, chez nous ! Les temps ne sont pas roses ! Et si je suis le moins du monde optimiste, alors elle me regarde, et je pense à la seconde, que je suis un guignol !

"Pardonne-moi, Kurt..." Qu'est-ce que ça veut dire ? Dis-le moi, ce que ça veut dire ? "Pardonne-moi, Kurt !" Je ne suis qu'un primaire, pour toi ! Je ne suis même plus sûr, d'être assis là ! C'est comme ça, ou c'est pas comme ça ? Allez, dis-le !

ELSA (le regarde longuement, puis prononce doucement un mot en polonais) : Bjednjak. (Kurt bondit, veut se jeter sur elle, et la battre, se reprend et la secoue. Fränzchen et Le Duc se sont levés, Fränzchen sépare Kurt et Elsa. Elsa se défendant de Fränzchen, répète de manière acharnée) : Bjednjak ! Bjednjak !

KURT (il hurle) : Arrête ! Arrête de dire ce mot !

ELSA (s'arrête de crier, se calme) : Qu'est-ce-que j'ai donc dit ?

KURT : Tu le sais parfaitement !

FRÄNZCHEN (à Elsa) : Calmez-vous.

ELSA (sarcastique) : C'est le mot que ta mère t'a dit !... Pourquoi ne m'as-tu pas frappée, Kurt !

LE DUC (prend Kurt par le bras) : Venez donc plutôt avec moi sur la véranda.

ELSA : Vous savez ce que ça veut dire ? Ca veut dire "âme de laquais" ! Ame de laquais.

KURT : Raconte ! Raconte tout !

ELSA : Elle te méprisait ! Elle te méprisait, toi et ton père ! Il m'a fait bien du mal, le pauvre Kurt !

HEINRICH : Arrête-toi donc, Elsa.

ELSA : Quand elle est partie, elle vous a laissé un billet sur la table, Bjednjak, ça seulement : Bjednjak... Elle était folle, hein, Kurt !

KURT : Arrête, tais-toi !

ELSA : Elle se promenait au-dehors, en robe à paillettes, et faisait des avances au jardinier,... seulement parce qu'elle vous haïssait ! Parce qu'elle vous méprisait,... lâches, bornés Bjednjak... elle était complètement folle,... elle vous a tournés en ridicule dans toute la ville. Et moi aussi, je suis complètement folle ! Frappe-moi, ne te gêne pas ! Enferme-moi dans la chambre aux vitres en verre dépoli !

KURT : Je ne t'enferme pas ! Taille-toi... va seulement où tu veux ! Va de l'autre côté... vas-y !

ELSA : Et après, elle est partie chez des parents à Dresde, hein, Kurt ? Oui ? C'est le bruit que vous avez répandu ! Oui ?... Elle est partie avec un soldat, avec un soldat étranger de trente ans plus jeune qu'elle, une vieille femme avec un type de vingt ans. Et quand elle a péri sous les bombes à Dresde, vous avez été soulagé, vous étiez contents ! La folle est morte !

LE DUC : Oh, s'il-vous-plaît, ce sont des histoires du passé...

ELSA : Comme vous avez été contents, quand elle morte ! A Dresde ! La folle ! Un soldat... un soldat,... trente ans plus jeune qu'elle... (elle rit.)

KURT : Arrête !

LE DUC : Qu'est-ce-qui vous prend tout-à-coup, Madame Bergk...

ELSA : Et après la guerre, vous avez toujours affirmé que vous l'aviez protégée... des Nazis... que vous aviez vous-mêmes été en danger, à cause de la mère... que vous aviez protégée...

KURT (assis, l'air hagard, dit d'une voix à peine audible) :
Qu'est-ce que je t'ai fait, Elsie... Dis-le moi... je ne sais pas... (dans un accès de colère subit) : Tout est si difficile ! (Elsa ne bouge pas. Un silence.) Quand sa propre femme ne vous soutient pas... une femme doit soutenir son mari... Ce doit être ainsi.

FRÄNZCHEN : Mais regarde, Kurt, ta femme est là... elle est avec toi ! Elle a seulement eu ses nerfs...

KURT : Oui oui, oui oui.

FRÄNZCHEN : Je ne sais vraiment pas, pourquoi vous vous disputez ainsi ! Tu peux me le dire, Heinrich ? Ah oui,... je crois que c'est l'alcool de pommes de terre ! Fritz, le Directeur de scène, en a eu deux grosses bouteilles, récemment. Ils en ont tous bu, ils se sont mis à chanter, et tout-à-coup, il y en a un, qui s'est trouvé avec un doigt en moins.

HEINRICH : Un doigt ?

FRÄNZCHEN : Oui, le petit doigt.

HEINRICH : Pour avoir chanté ?

FRÄNZCHEN : Tais-toi, tu te moques de nouveau de moi.

HEINRICH : Mais tout de même,... un doigt !

FRÄNZCHEN : Oui, un doigt, tu te rends compte ! On l'avait arraché avec les dents !

LE DUC : Ce théâtre est affreux,... et je dois travailler avec ces crétins.

FRÄNZCHEN : Et ils se sont tous mis à chercher le petit doigt, comme des dingues, ils rampaient sur le sol... Ah, il vaut mieux que j'arrête mon histoire, mon cher Directeur est verdâtre.

LE DUC : C'est ravissant, comme elle raconte ça.

FRÄNZCHEN : Je n'y peux rien, ça s'est passé ainsi.

LE DUC : Malgré tout, c'est ravissant !

FRÄNZCHEN : Et alors, il y en a un qui l'a trouvé ! Dans un verre de bière !

LE DUC : Ah bon ?... Ravissant !

KURT : Elsie... oui... je suis dans un tel état... je préfère ne rien entendre d'autre.

LE DUC : Des difficultés d'adaptation à l'introduction du socialisme.

KURT : Elsie... tu me comprends ? Réponds-moi !

ELSA : Oui.

KURT : Une réponse plus amicale.

ELSA : Oui.

KURT : C'est vrai. Je ne suis pas un mauvais type, Elsie. Je suis

peut-être un peu simple... ça se peut ! Mais ça va changer, Elsie, on pourra à nouveau s'activer... On se mettra dans l'auto, et on ira à la "Palmeraie", De la "Palmeraie", aux Variétés... On y a été souvent. A Nüremberg... et partout où tu voudras. D'accord ?

ELSA : Oui.

KURT : Un jour, on pourra y retourner à Nüremberg... Et ici, tu as aussi du monde. Ce ne sont pas des rustauds. Heinrich... Il a l'esprit clair, non ? Et notre Duc... tu peux discuter de tout avec lui. De l'autre côté, ce n'est pas mieux... Il t'apporte des livres, et vous en parlez ; pas plus tard qu'hier, c'était quoi comme livre ?

LE DUC (à Elsa) : Vous avez lu les contes sardes ?

ELSA : Oui.

FRÄNZCHEN (au Duc) : Des contes ? Je ne les connais pas.

LE DUC : "Un paysan s'en revint de son champ, il y avait un mort devant sa porte. Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, ils vont dire que je l'ai tué, et me couperont la tête. Alors, il prit ses jambes à son cou, et depuis, il court le vaste monde."... Superbe, comme début d'histoire !

ELSA Oui.

FRÄNZCHEN : Et pour la suite ?

LE DUC (ironique) : Des aventures... il devient roi, naturellement.

KURT : Bientôt, les Américains nous occuperont de nouveau ! On en parle tout le temps. Alors, on sera de nouveau à l'ouest et on aura plus à s'en faire.

LE DUC : Notre jeune Robespierre n'est pas là ?

KURT : Tout le monde doit venir ici, je veux que tous viennent ici, pour féliciter ma chère femme.

FRÄNZCHEN : On l'a déjà tous fait.

KURT : Tous les habitants de la maison ! Pas seulement vous. Robert Scharwenka et sa mère ! Ils doivent venir, et Monsieur Dussek, l'aveugle, aussi ! Tout ce qui vit dans la maison. Et le comédien de la Cité, va donner une représentation de gala, exprès pour l'anniversaire de ma femme. Et tout sera comme avant la guerre. Il y avait souvent 80, 100 personnes chez nous, et un orchestre... J'étais au paradis, quand je dansais avec toi... Et la maison était pleine de musique. (il veut danser avec elle.) Je suis au paradis... C'était pourtant comme ça, Hein Elsie !

ELSA : Oui.

KURT : Dis-le plus fort ! Dis comme c'était beau !

ELSA : Oui.

KURT : Où sont-ils donc tous ! Robert et sa mère, je vais les chercher moi-même. Et Dussek, où il est ?

ELSA : Non, non, Kurt.

KURT (il appelle) : Monsieur Dussek !

ELSA : Laisse tomber, s'il-te-plaît !

KURT : Ce n'est qu'un pauvre aveugle, tu n'as pas à avoir peur de lui. Tu penses toujours à la fois où il s'est assis sous l'escalier... tu as allumé, et tu l'as vu assis là.

ELSA : Arrête donc tes histoires.

KURT : Seulement parce qu'une fois, il s'est assis ici (il montre l'endroit), dans l'obscurité. Là, dans le fauteuil.

ELSA : Ce n'est pas pour cette raison.

KURT : Il doit nous écouter ! Toi et tes nerfs ! Toi et tes chi-mères ! Tu es vraiment hystérique !

22.

(Robert descend l'escalier.)

LE DUC : Robespierre !

KURT : "Robespierre", ça lui va comme un gant !

ROBERT (il voit Rebhan, qui dort sur le sofa) : Il dort toujours ! (il se penche sur lui.)

KURT : Oui, regarde-le bien ! Nous, en Europe, on est des individualistes, ... pas comme tes Russes ! La fraternité... laisse-moi rire ! Où elle est, la fraternité ?

FRÄNZCHEN : Pas de nouvelle dispute, s'il-vous-plaît !

KURT : Je ne me dispute pas ! Non ! Je veux uniquement avoir la paix. La politique ne m'intéresse pas. Je m'intéresse seulement à la survie.

ROBERT : Vraisemblablement, c'est ce que vous disiez aussi en 1933. (Monsieur Dussek est arrivé.)

DUSSEK : Quand vous m'appellez, je réalise au bout d'un bon moment.

KURT : Et votre soeur ? (Monsieur Dussek fait un geste négatif.

Fränzchen lui avance un fauteuil. Il y restera jusqu'à la fin de la pièce.)

53

LE DUC (à Robert) : Savez-vous que je fais une étude sur vous, depuis pas mal de temps ? A vrai dire, sans succès ? Je vous observe et je pense : Voilà l'homme nouveau, l'homme d'une ère nouvelle, que nous avons attendu si ardemment... moi, et quelques autres camarades. Chaque nuit, je dors avec vous, séparé de vous par une cloison. Je suis couché dans mon lit, et j'écoute : là, dans l'autre chambre, le nouvel homme socialiste se retourne sur son oreiller ! Et le matin, rapide, pâle, je vous vois grimper à l'observatoire ! Oui, bien sûr, d'autres montent à l'observatoire, mais vous, vous êtes le nouvel homme socialiste, voilà la différence ! Ça me remue ! Et je voudrais vous aimer, vous, le nouvel homme socialiste, je voudrais vous embrasser ! C'est pour cette raison, que je vous ai étudié si attentivement et si passionnément. Et je découvre... je vous ennueie ? (à Kurt, qui marche nerveusement de long en large.)

KURT : Comment ?

LE DUC : Je vous ennueie ?

KURT : Non, non.

LE DUC (rattrape Robert, qui s'en va) : Je découvre que vous m'êtes désagréable. Et cette découverte ne me satisfait pas le moins du monde, vous pouvez me croire, Robert ! Elle me fait du mal... Comment est-ce donc possible ? Pourquoi m'êtes-vous donc si désagréable, vous, l'homme nouveau ? La réponse est à nouveau choquante... du moins pour un homme sensible. Vous m'êtes désagréable, parce que vous avez raison, et que vous le savez trop bien. Je n'ai jamais pû découvrir chez vous, la moindre tristesse. Vous n'avez jamais une faiblesse, et je crains, vous en êtes aussi convaincu, que vous n'en avez aucune. Vous êtes sans tache, n'est-ce pas ? Comme vous regardiez hier la répétition, ... vous étiez assis là, dans la salle de spectacle glacée, et vous aviez raison... vous aviez raison sans arrêt... et nous, sur la scène... nous devions vous paraître ridicules.

FRÄNZCHEN (au DUC) : Ah, tu veux toujours qu'on t'encense.

LE DUC : Le socialisme signifie pour vous : l'anesthésie. Que tout le monde soit malheureux, souffre... un phénomène de transition. La mauvaise conscience, un reliquat n'importe comment ridicule, comique, de l'ère bourgeoise. La conscience ne s'est pas encore parfaitement engagée dans ce qui est Neuf, dans ce qui est Grand, donc l'homme en souffre. Etat de transition ! Peur et dégoût de la vie ? Pourquoi donc, alors que chacun a sa place dans l'édifice socialiste ! De l'envie, comment donc ? La propriété n'existe plus.

té n'existe plus ! Tout est réparti équitablement ! Tout ! Les maladies sont guérissables... tout est guérissable , tout ! ... Je suis un artiste, je m'occupe de la souffrance des hommes. La souffrance ! C'est le mystère de l'homme !... Vous, jeune camarade, vous ne souffrez pas, vous niez la souffrance des autres, vous êtes, laissez-moi vous le dire...

ROBERT (moqueur) : Quoi donc ?

LE DUC : Vous êtes la fin de l'art.

HEINRICH (railleur) : De l'art bourgeois !

LE DUC : Soit, soit.

KURT : Rebhan !

ROBERT : Il dort.

KURT : Il dort toujours ! Eh toi, vieux communiste ! J'ai vraiment pitié de toi. Ils te montrent du doigt, parce que tu t'es saoulé la gueule avec un cochon de capitaliste. On a bien éclusé 10 ou 12 schnaps, hein Rebhan. Ils vont t'enfermer. Une année pour chaque schnaps... Rebhan !

REBHAN (il grommelle) : Oui, oui. (il reste couché cependant, sur le sofa, et continue à dormir.)

KURT : Rebhan, il neige, laisse courir, tu peux rester couché, tant qu'il neige, jusqu'à que ça s'arrête. Personne ne peut rien dire là-contre.

ELSA (à voix basse, à Heinrich) : Dois-je mettre mes caoutchoucs ? (Heinrich la regarde, étonné).

LE DUC : Pour le drame, il faut être deux ! Soit et puis l'autre. Soit tout seul, ce n'est pas du drame, c'est de l'onanisme. Le double, l'autre, et le théâtre naît : il faut être deux ! Comprenez-vous ? Comprenez-vous, Heinrich ?

HEINRICH : Oui, je vous écoute.

LE DUC : Mais Robert... Vous m'écoutez aussi ? J'ai quelque chose à vous dire. Prenons un exemple : La chambre, une chaise. Nous entrons tous les deux. Oui ?

ROBERT : Oui ?

KURT (de derrière) : Pourquoi une chaise, le Duc ? On en a bien assez !

ELSA (à Heinrich, à voix basse) : Tu me prends avec toi ? (Heinrich ne répond pas, il la regarde.) Tu me prends avec toi ?

HEINRICH : Aujourd'hui ?

ELSA : Tu dois m'emmener !

HEINRICH (la regarde, ne répond pas, puis) : Mais je m'en vais tout de suite, dans une demi-heure.

ELSA : Où est-ce-que vous vous retrouvez ?

HEINRICH : Au passage souterrain.

ELSA : J'y serai.

HEINRICH : Elsa !

ELSA : Tu ne veux pas ?

HEINRICH : Que si... mais Kurt ?

ELSA : Je n'en peux plus.

HEINRICH : Mais tu ne sais pas...

ELSA : Je veux vivre !

HEINRICH (hésite, puis dit) : Je reviendrai et je te prendrai.

KURT (de derrière) : Qu'est-ce-que vous avez ?

ELSA : Je mets mes caoutchoucs ?... Tu viens me chercher, c'est sûr ?

HEINRICH : Oui ! Je viens te chercher ! C'est sûr !... Tu es folle, tu es folle ! (Elsa monte les escaliers.)

LE DUC : Là, je lis... (citant Diderot): "Fi, fi... Mademoiselle, fi !" Je lis cela, et je m'entends dire... (il parle et il joue): "Fi, fi! Mademoiselle, fi !" La leçon de piano d'une petite fille.

Pas douée ! Des fausses notes. La maman est assise, et moi...

ROBERT : Monsieur Le Duc, pourquoi ne retournez-vous plus à Berlin ?

LE DUC (faisant comme s'il n'avait pas entendu) : Comment ? (il sort subitement.)

ROBERT (à Kurt) : Ne partez pas ! C'était une simple question !

KURT : Qu'est-ce-qu'il veut avec sa chaise ! On a tellement de chaises, chacun peut s'y asseoir, on peut s'en prendre une et aller sur la véranda ou même dans le jardin... Si on avait autant de tout !

ROBERT : Il voulait nous montrer quelque chose, Monsieur Bergk.

KURT : Je comprends bien, je comprends bien ! Mais tout de même ! Il veut avoir son décor sous la main, il dit simplement : La chambre, une chaise. Où est-ce-que ça existe ça : une chaise dans la chambre ! Une seule chaise !

FRÄNZCHEN (à Heinrich) : Elsa n'est plus là. (Heinrich hausse les épaules.) Elle doit pourtant y assister, ... j'y retourne ?

LE DUC (revient avec le texte du "Neveu de Rameau") : Je joue un hypocrite... un parasite, qui s'immisce dans la société. Un cochon génial, un génie d'adaptation. Vous comprenez ?

ROBERT : Oui, je comprends.

LE DUC : Ce personnage irritait Diderot... cet homme abject... ce Méphisto.

KURT : De qui tu parles là, Le Duc ?

LE DUC : De Diderot, poète et encyclopédiste.

KURT : Je comprends bien.

LE DUC (à Robert) : Et vous n'êtes jamais irrité ?

HEINRICH (à Fränzchen) : Grimpe là-haut, et ramène-là. (Fränzchen hésite.)

LE DUC (citant) : "J'ai lu et je lis et relis sans cesse Molière"... Et Diderot : "C'est un bon poète". Rameau : "Pourriez-vous me dire, ce qu'on y cherche"? Diderot : "L'amusement et l'instruction". "Mais quelle instruction ?" Diderot répond, "La connaissance de ses devoirs; l'amour de la vertu". (Fränzchen est à l'escalier, pour chercher Elsa. Le Duc lui tend le texte.) Lit Diderot, Fränzchen ! FRÄNZCHEN (prend le texte, et lit le rôle de Diderot) : ... "La haine du vice..."

LE DUC : Etc, etc. Très bien ! Et Rameau répond : "Moi, j'y recueille tout ce qu'il faut faire, et tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis l'AVARE, je me dis : Sois avare, si tu veux ; mais garde-toi de parler comme l'avare. Quand je lis le TARTUFFE, je me dis : Sois hypocrite, si tu veux ; mais ne parle pas comme l'hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles, mais n'en aie ni le ton ni les apparences qui te rendraient ridicule." Superbement cynique !

ROBERT : Pourquoi ne retournez-vous pas à Berlin ?

LE DUC : Poison ! Poison ! Fabuleux poison !

FRÄNZCHEN : Il y retournera dans pas longtemps.

ROBERT : Ah bon ?

FRÄNZCHEN : Oui ! Il a beaucoup de propositions, !... Beaucoup !

ROBERT (moqueur) : Pourquoi ne les ~~accepte-t-il pas~~ ?

FRÄNZCHEN (fâchée contre Robert, s'emballe) : De grands rôles ! Du courrier arrive sans arrêt. Jusqu'à présent, il a tout refusé. Et nous en sommes très contents.

ROBERT : Ah bien, le génie bourgeois préfère mener un travail culturel en province ? Parfait !

KURT : Il se plaît parmi nous.

ROBERT : Peut-être n'êtes-vous pas si demandé ? Peut -être le faites-vous seulement accroire ?

LE DUC (démonté tout-à-coup, crie hystérique) : Vous voulez me prendre le droit de vivre ! Vous voulez m'enlever la peau des os ! Vous dirigez le couteau contre moi ! (il parcourt la pièce dans une grande excitation, puis se laisse tomber dans un fauteuil. Personne n'ose lui adresser la parole.)

KURT (après un long silence) : Au théâtre, ce n'est pas comme dans la vie ! Tu penses toujours au drame, aux situations dramatiques ! Tout serait dramatique ! Et ici, c'est tout différent,...

dans la réalité ! Tu dois y prendre garde, Le Duc ! C'est moi qui te le dis ! On peut dire qu'on est des gens ordinaires. Non ? Pas de drame ! Dans la vie, tu ne remarques pas comment le drame commence. C'est comme ça, dans la réalité, tu es couché dans la neige, sur le dos, dans la neige, avec la neige qui tombe par-dessus toi,...

LE DUC (irrité) : Sur toi, ! Sur toi !

KURT : Je le sais bien, mais je dis quand même "par-dessus toi". Tu te fâches, La Duchesse, pardonne-moide t'appeler La Duchesse, ce n'est pas si important, ... je te le dis tout de même... La neige tombe par-dessus toi et te recouvre, jusqu'à que tu aies complètement disparu, on ne voit plus que les cheveux.

FRÄNZCHEN : Pourquoi les cheveux ?

KURT : Pose pas de questions idiotes.

LE DUC : Je m'en vais.

KURT (appelle) : Elsie ! ... voilà qu'elle n'est pas là, quand il y a quelque chose exprès pour elle!

LE DUC : Je suis un comédien... Je donne ma représentation. Je l'ai promis.

KURT : Elsie ?

LE DUC : Je jouerai aussi bien dans le désert. (à Fränzchen) : Qu'est-ce-que c'est le texte ? "J'ai des petits tons... que j'accompagne d'un sourire..."

FRÄNZCHEN (lit le texte) : "Une variété infinie..."

LE DUC : Oui ! ... "de mines approbatives. Là, le nez, la bouche, les yeux, le front entrent en jeu ; j'ai une souplesse des reins ; une manière de contourner l'épine du dos, de hausser ou de baisser les épaules, d'étendre les doigts, d'incliner la tête, de fermer les yeux, et d'être stupéfait, comme si j'avais entendu descendre du ciel une voix angélique et divine. C'est là ce qui me flatte. Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette attitude-là?" (il prend une pose.) "Mais personne ne m'a surpassé dans l'exécution. Voyez ! Voyez !" (à Fränzchen) : Diderot !

FRÄNZCHEN (lit) : "Il est vrai que cela est unique !"

LE DUC : Je voudrais me bagarrer avec vous, Robespierre ! Je voudrais me battre avec vous ! (à Fränzchen) : Diderot !

FRÄNZCHEN : Diderot ne dit rien.

LE DUC : La toute petite tête et les pensées du grand encyclopédiste se trouvent là-dedans ! Il dit beaucoup de choses !

FRÄNZCHEN : Ce n'est pas cela. (elle souffle) : "Croyez-vous..."

LE DUC : "Croyez-vous qu'il y ait cervelle de femme un peu vaine qui tienne à cela ?"

FRÄNZCHEN (lit) : "Il faut convenir que vous avez porté le talent de faire des fous, et de s'avilir, aussi loin qu'il est possible."

LE DUC : "Après un certain nombre de découvertes, on est forcé de se répéter. L'esprit et l'art ont leurs limites. Il n'y a que Dieu ou quelques génies rares pour qui la carrière s'étend, à mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut-être. Le petit chien, les flambeaux sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent et m'humilient. Ce serait capable de dégoûter du métier."

FRÄNZCHEN (lit) : "Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?"

LE DUC : "D'où venez-vous donc ? Quoi, sérieusement vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde des sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?"

FRÄNZCHEN (lit) : "Je l'ignore, je le confesse."

LE DUC : "Toute l'Europe en a été émerveillée. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris à sa place. Songez que Bouret était aimé de son chien. Songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal. Songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes les conditions du problème, pour bien sentir le mérite de la solution. Hé bien ?"

FRÄNZCHEN (lit) : "Il faut que je vous avoue que dans ce genre, les choses les plus faciles m'embarrasseraient."

LE DUC : "Écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde des sceaux ; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simarre. Il se couvre le visage du masque. Il endosse la simarre. (Heinrich s'est levé et est parti, sans que les autres le voient.) Il appelle son chien ; il le caresse. Il lui donne la gimplette. Puis tout à coup, changeant de décoration, ce n'est plus le garde des sceaux ; c'est Bouret qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice, le chien sait fuir Bouret le fermier général, et courir à Bouret le garde des sceaux. Mais je suis trop bon. Vous êtes un profane qui ne mérite pas d'être instruit de miracles qui s'opèrent à côté de vous."

FRÄNZCHEN (lit) : "Malgré cela, je vous prie, les flambeaux ?"

LE DUC : "Non, non. Profitez de la circonstance qui nous a rapprochés, pour apprendre des choses que personne ne sait que moi."

FRÄNZCHEN (lit) : "Vous avez raison."

LE DUC : "Emprunter la robe et la perruque, j'avais oublié la perruque, du garde des sceaux ! Se faire un masque qui lui ressem-

ble ! Voilà ce qui s'appelle aller au grand. Ces modèles-là sont décourageants. On a pitié de soi ; et d'on s'ennuie. Le masque ! Le masque ! Je donnerais un de mes doigts pour avoir trouvé le masque !"

FRÄNZCHEN (lit) : "Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses, et cette fertilité de génie que vous possédez, est-ce que vous n'avez rien inventé ?"

LE DUC : "Pardonnez-moi ; par exemple, l'attitude admirative du dos dont je vous ai parlé ; je la regarde comme mienne."

FRÄNZCHEN (lit) : "A votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier. Ce serait dommage qu'elles se perdissent."

LE DUC : "Il est vrai ; mais vous ne soupçonnez pas combien je fais peu de cas de la méthode et des préceptes. Les génies lisent peu, pratiquent beaucoup, et se font d'eux-mêmes. Voyez César, Turenne, ... et Bouret. Qui est-ce qui a donné des leçons à Bouret ? Personne. C'est la nature qui forme ces hommes rares-là. Croyez-vous que l'histoire du chien et du masque soit écrite quelque part ?"

KURT : Le chien, c'est tout-à-fait moi.

FRÄNZCHEN (lit) : "Mais à vos heures perdues ; lorsque l'angoisse de votre estomac vide ou la fatigue de votre estomac surchargé éloigne le sommeil..."

LE DUC : "J'y penserai ; il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites. Alors l'âme s'élève ; l'imagination s'échauffe, s'enflamme, et s'étend ; au lieu qu'elle se rétrécit à s'étonner auprès de la petite comédienne Hus des applaudissements que ce sot Public s'obstine à lui prodiguer."

FRÄNZCHEN (lit) : "Il faut cependant que vous ayez péché une fois contre les principes de l'art et qu'il vous soit échappé par mégarde quelques -unes de ces vérités amères qui blessent ; car en dépit du rôle misérable, abject, vil, abominable que vous faites, je crois qu'au fond, vous avez l'âme délicate." (Tilmann est entré, il s'approche timidement, se cherche avec difficulté un siège, où il puisse passer inaperçu ; il s'assoit.)

LE DUC : "Moi, point du tout. J'ai l'esprit rond comme une boule ; jamais faux, pour peu que j'aie intérêt d'être vrai ; jamais vrai pour peu que j'aie intérêt d'être faux. Je dis les choses comme elles me viennent ; sensées, tant mieux ! Je n'ai pensé de ma vie ni avant que de dire, ni en disant, ni après avoir dit. Aussi, je n'offense personne."

(Il s'interrompt, regarde Tilmann, qui se lève, embarrassé. Mon-

sieur Dussek, croyant que c'est la fin, applaudit.)

FRÄNZCHEN (souriant amicalement à Tilmann) : Tilmann ! (Le Duc regarde Fränzchen sévèrement, et attend.)

ROBERT : Taille-toi, l'artiste bourgeois !

TILMANN : Je pensais que mon frère était là... mon frère devait être ici...

FRÄNZCHEN : Heinrich a dû partir.

TILMANN : Ah ! Où donc ? (Silence. Le Duc fixe Tilmann.) A vrai dire, j'ai quelque chose pour Elsa, une dissertation. Je lui ai promis de la lui apporter... Je l'avais conservée.

KURT : Tu arrives un peu tard avec ta dissertation.

TILMANN : Ah bon ?... (il ne sait pas vers qui se tourner.)

KURT : Assieds-toi ! On assiste à une représentation privée.

TILMANN : Ah bon ?

LE DUC (furieux, persifleur, imite Tilmann) : Ah bon ? (silence embarrassé.)

LE DUC : Je vous ai rapporté un dialogue génial de Diderot, je me suis mis dans la peau de ce poète du dix-huitième siècle, je me suis identifié à cet homme du doute méphistophélique...

TILMANN : Je pensais...

LE DUC : Il pensait ! Cet homme est entré et pensait !

TILMANN : Je pensais que mon frère était là.

FRÄNZCHEN (au Duc) : C'est le frère de Heinrich.

LE DUC : Cet individu pensait que son frère était ici ! Intéressant. Devons-nous nous arrêter ? Devons-nous le chercher ? Que désirez-vous ?

TILMANN (suppliant) : Je vous en prie, continuez à jouer ! (silence.) Récemment, je suis allé au théâtre à Dresde... dans une salle provisoire...

FRÄNZCHEN : Tilmann ne savait pas,... il n'y peut rien. (Le duc se tait, furieux.)

TILMANN : C'était une pièce moderne, il n'y avait pas de coulisses. Tout était à vue.

LE DUC : Très intéressant !

FRÄNZCHEN (continuant à lire) : "S'il eût été sage, il eût fait fortune, la seule chose que vous ayez en vue."... Là, c'est au tour de Rameau. (Le Duc ne dit pas le texte.) Voilà le moment que je trouve si drôle. Quand tu joues avec tes doigts. (Le Duc se tait toujours.)

TILMANN : Oui; oui.

LE DUC (à Robert) : Avez-vous une pièce de cinq marks ? Ca équi-

vaudrait à un louis d'or... bon, nous disons cinq marks.

KURT : Est ou ouest ?

LE DUC : Un peu d'argent, pour ce pauvre diable de Rameau ! (Robert lui donne une pièce de monnaie. Le Duc la fait disparaître par enchantement.) Vous la récupérerez, Robert. Mais on doit jouer cela comme le prestidigitateur sur le champ de foire. (Avec élégance, il fait un tour de passe-passe, retire la pièce de la poche de son veston. Rires.) "De l'or, de l'or. L'or est tout ; et le reste, sans or, n'est rien.!" Ce sont les tours des artistes napolitains ! (nouveau tour.) "Aussi au lieu de lui farcir la tête de belles maximes qu'il faudrait qu'il oubliât, sous peine de n'être qu'un gueux ; lorsque je possède un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui. Je tire le louis de ma poche" (il la sort de la poche de Robert) "Je le lui montre avec admiration. J'élève les yeux au ciel. Je baise le louis devant lui. Et pour lui faire entendre mieux encore l'importance de la pièce sacrée, je lui bégaye de la voix ; je lui désigne du doigt tout ce qu'on en peut acquérir, un beau fourreau, un beau toquet, un bon biscuit. Ensuite je mets le louis dans ma poche. Je me promène avec fierté ; je relève la basque de ma veste ; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là, que naïf l'assurance qu'il me voit."

23.

(Madame Scharwenka apparaît au haut de l'escalier.)

SCHARWENKA (elle crie) : La dame est tombée par terre !

FRÄNZCHEN : Qu'est-ce-qui se passe, Madame Scharwenka ?

SCHARWENKA : Elle ne bouge pas. Il faut que quelqu'un vienne !

Elle a le visage contre le sol ! Elle ne bouge pas !

(Fränzchen a bondi, elle monte l'escalier en courant. Le Duc et Robert la suivent. Kurt s'est levé aussi, ne va pas à l'escalier, et leur crie.)

KURT : Qu'est-ce-qui se passe ? Qu'est-ce-qu'il y a ? Qu'est-ce-
qu'elle a de nouveau ? (Il se rassied.)

SCHARWENKA : Dieu du ciel, Monsieur Bergk, Monsieur Bergk doit
venir !

(Kurt se lève, hésite, ... on a l'impression qu'il va monter l'es-
calier, mais il se dirige vers l'interrupteur et éteint la lumière.
Le salon est presque complètement dans le noir, il ne reste que
la lumière qui filtre de l'étage supérieur sur l'escalier. On
entend des va-et-vient et des bruits de voix.)

KURT : Ca ne va pas... ça ne va pas... (Il regarde Tilmann, sans
le reconnaître.) Qui est assis là ? C'est toi, Tilmann ?

TILMANN : Oui.

DUSSEK (appelle) : La lumière s'est éteinte ? On est dans le noir ?

KURT : Je ne sais pas ... Oui, j'ai éteint la lumière... (un si-
lence.) Maintenant, je monte. (Il grimpe à l'escalier, et dispa-
raît.)

FRÄNZCHEN (descendant rapidement l'escalier) : Pourquoi fait-il
si sombre ?

ROBERT (l'appelant d'en-haut) : Le téléphone est ici ! Tu dois
appeler d'ici ! (Fränzchen remonte. Tilmann frotte une allumette,
elle s'éteint peu à peu. Il en frotte une autre.)

REBHAN (se réveille) : Qu'est-ce-qui se passe encore ?

TILMANN : Comment ?

REBHAN : Qu'est-ce-qui se passe encore, et où sont les autres ?
(Tilmann se tait.) Et pourquoi t'es assis là ?

TILMANN : Il s'est passé quelque chose... Un malheur.

REBHAN : Quoi ?

TILMANN : Tout-à-l'heure, il y avait beaucoup de monde, vous ne
m'avez peut-être pas vu.

REBHAN : Et c'est tout sombre !

TILMANN : Oui .

REBHAN (se lève, et cherche autour de lui.)

TILMANN : S'il-vous-plaît, ne partez pas maintenant !

REBHAN : Mon manteau, où est mon manteau, j'avais pourtant un manteau.

TILMANN : Non, non. Il y a eu un malheur. On a appelé le médecin. (Rebhan le regarde, ne comprend pas.) On va appeler la police aussi, sûrement.

REBHAN : Aha, aha, la police. J'ai rien à voir avec.

TILMANN : Mais restez, s'il-vous-plaît. (Rebhan a trouvé son manteau. Tilmann se lève et l'aide à l'enfiler.) Vous ne pouvez pas vous en aller comme ça... c'est... (il bredouille, confus.)

REBHAN : Je ne suis pas de la maison. Je n'en suis pas !

TILMANN : Je ne sais pas comment c'est arrivé.

REBHAN : Qui c'est qui est là-haut ?

TILMANN : Il s'est passé quelque chose.

REBHAN : Alors, vas-y ! Grimpe là-haut !

TILMANN : Mais je suis ici par hasard...

FRÄNZCHEN (apparaît et appelle) : Qui est là ? (Rebhan et Tilmann restent silencieux, ils ne répondent pas. Fränzchen disparaît. Rebhan hésite un instant. Puis s'en va rapidement. On entend le bruit de la porte d'entrée.)

TILMANN (crie) : C'est moi ! C'est seulement moi !... Et Monsieur Dussek.

LE DUC (descend l'escalier) : La merveilleuse robe bleue à paillettes. Vous n'êtes pas monté ?

TILMANN : Non.

LE DUC : Pourquoi ?

TILMANN (ne répond pas.)

LE DUC : Des somnifères. Un tube, ça suffit ? J'en'ai vu qu'un. Il y a un manteau par terre. Elle voulait probablement s'en aller. Il semble qu'au dernier moment... Où voulait-elle aller, habillée ainsi ? Et avec qui ? Mais vous êtes son ami ! Vous n'êtes pas monté ?

TILMANN : Non.

LE DUC : La mort, vous savez... la mort, c'est.. (il reste planté, il murmure) : Pauvres humains ! (long silence.)

FRÄNZCHEN (descend rapidement l'escalier) : Le médecin arrive.

Pourquoi restez-vous dans le noir ?... Il faut aussi que je fasse de la lumière au portail, pour qu'il trouve la maison. (elle traverse le salon, et va à la porte d'entrée. En passant, elle tourne l'interrupteur. Le salon est maintenant très clair. Derrière

la vitre de la porte qui mène à la terrasse recouverte de neige, Heinrich se tient là, debout. Il ne bouge pas, et regarde à l'intérieur. Tilmann le voit, se lève, très excité, et lui fait signe d'entrer. Heinrich ne bronche pas. Tilmann veut lui ouvrir la porte.)

TILMANN : On ne peut pas ouvrir la porte. Tu dois faire le tour ! (dans une excitation grandissante) Attends, peut-être qu'elle va s'ouvrir ! (il la secoue, en vain.) Elle est coincée ! On ne peut pas bouger la poignée !... (il la secoue) Elsa est par-terre, là-haut !... Tu m'entends ? (Heinrich fait oui de la tête.) Tu ne bouges pas ! (Fränzchen revient.)

FRÄNZCHEN : Mais c'est Heinrich ! Il faut qu'il vienne tout de suite ! (elle remonte.)

TILMANN : Tu restes là-dehors, et tu ne bouges pas ! Tu restes là, et tu regardes ! Tu regardes seulement ! (il cogne avec colère et désespoir contre la vitre, celle-ci éclate. Heinrich a disparu.)

LE DUC : Vous vous êtes blessé ? (Tilmann se tient à côté de la vitre cassée, il est épouvanté. Il met ses poings sous son veston, dans le creux des aisselles. Il reste ainsi, crispé, et penché en avant.)

LE DUC (embarrassé) : J'ai honte.

FRÄNZCHEN (d'en-haut) : Heinrich ! Heinrich ! Viens donc là-haut ! Viens donc !